

Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 35 (1976)

Rubrik: Kurzanzeigen = Annonces sommaires

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Kurzanzeigen – Annonces sommaires

Walther von Wartburg (1888–1971). Beiträge zu Leben und Werk, nebst einem vollständigen Schriftenverzeichnis, hrsg. von KURT BALDINGER, Tübingen (Niemeyer) 1971, VI + 106 p., 1 Porträt, 19 Abb. (ZRPB. Band 87, Sonderheft).

Erstmals in ihrer hundertjährigen Geschichte bringt die *Zeitschrift für Romanische Philologie* ein Sonderheft heraus, das dem Gedenken an Walther von Wartburg, ihren langjährigen Herausgeber¹, gewidmet ist. Die drei ersten Beiträge von Kurt Baldinger (p. 1–29), Gerold Hilty (p. 30–36) und der Familie des Verstorbenen (p. 37–40) zeichnen noch einmal die Stationen seines Lebensweges und des wissenschaftlichen Werkes dieses großen Mannes nach, der die bedeutende Tradition Schweizer Linguisten vom Rang eines Gilliéron, Saussure, Meyer-Lübke, Bally, Gauchat, Tappolet, Jaberg und Jud würdig fortsetzte. Was alle Beiträge immer wieder hervorheben, ist Wartburgs Menschlichkeit in der Vielfalt dieses Begriffes; «hinter der Entwicklung des ganzen Reichtums sprachlicher Struktursysteme aber stand für ihn stets der Mensch und seine schöpferische Freiheit» (p. 1), «der von ihm selbst gewählte Titel eines Sammelbandes lautet *Von Sprache und Mensch*» (p. 2), und Wartburg bekannte 1953 über den letzten Sinn unserer Wissenschaft: «La lumière que nous essayons de créer se reverse sur toute la communauté humaine. Nous contribuons ainsi à faire comprendre mieux ce que c'est que l'homme, quel a été son chemin, et quelles sont les forces qui font son destin» (p. 36). Seine menschliche Größe, seine menschliche Anteilnahme (p. 38) klingen an, aber auch bisweilen seine menschlichen Schwächen; sein Leben war ganz dem Ziel unterstellt, das monumentale Werk einer *Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes* – das *FEW* – zu beginnen und zu vollenden. Aus enger Vertrautheit mit Wartburg gibt Kurt Baldinger (p. 41–48) intime Einblicke in die Werkstatt des *Französischen Etymologischen Wörterbuches*² an Hand reproduzierter Manuskriptseiten, Fichen, Briefe und – auch dies – köstlicher Beispiele aus dem Argot der Mitarbeiter am *FEW* (p. 49s.), sogar eine von Walter Lacher 1955 verfaßte *Pastiche du XIV^e siècle* (p. 51s.), die einen Einbruch in Wartburgs Haus glossiert. Es ist nicht immer der Fall, daß auch einmal der Humor in einer Gedenkschrift zu Worte kommt.

Das Sonderheft beschließt eine vollständige «Bibliographie der Publikation von W. v. Wartburg» (p. 53–106), zusammengestellt von Kurt Baldinger, Margarete Hoffert und Alfred Thierbach, die auch die ihm gewidmeten beiden Festschriften, Besprechungen, Hommage-Artikel³, Nachrufe sowie eine detaillierte Bibliographie zum *FEW* (p. 94–101) umfaßt.

Helmut Genaust

¹ WARTBURG leitete die Zeitschrift von 1935 bis 1957; seine Vorgänger waren GUSTAV GRÖBER (1877–1911), ERNST HOEPFFNER (1911–19) und ALFONS HILKA (1919–35), sein Nachfolger ist seit 1958 KURT BALDINGER.

² Cf. dazu auch die Literaturhinweise zum *FEW* p. 101, ferner die Beiträge von KURT BALDINGER, KOJI OKAMOTO, WILLY STUMPF und ELISABETH SCHULZE-BUSACKER in der von BALDINGER hrsg. *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français*, Paris 1974 (BFR D 8), p. 11–92, wo sich auch eine Liste der Mitarbeiter am *FEW* (p. 65–92) findet.

³ Cf. noch *Hommage à la mémoire de Walther von Wartburg*, RLiR 38 (1974), 604–616.

ROBERT A. HALL, JR., *Comparative Romance Grammar: External History of the Romance Languages*, New York – London – Amsterdam (American Elsevier Publishing Company) 1974 (*Foundations of linguistics series*).

Cet ouvrage est le premier d'une série de six volumes, que R. A. Hall compte publier sous le titre général de *Comparative Romance Grammar* et qui sera consacrée à «a systematic description of the development of the Romance languages (mediaeval and modern) out of their common ancestor Proto-Romance [...] and, farther back in time, out of the common ancestor of Proto-Romance and Classical Latin [...]» (p. XI). Une fois exposée l'histoire externe, ce dont il s'acquitte dans le présent volume, l'auteur prévoit un exposé des faits internes, présentés, selon un classement traditionnel, dans l'ordre suivant: phonétique («phonology»), morphologie («inflection»), syntaxe, formation des mots, lexique. Le projet, on le voit, est vaste et ambitieux. L'avenir nous apprendra s'il est appelé à constituer un monument qui prolonge dignement la tradition des grammaires romanes inaugurée par F. Diez et W. Meyer-Lübke. La formation polyvalente de R. A. Hall, versé non seulement dans la comparaison des langues romanes, mais aussi dans le structuralisme et la linguistique générale, est une certaine garantie pour les qualités d'une œuvre de cette envergure à l'ère post-saussurienne. Ce qu'on peut toutefois craindre, c'est que, sur certains points qui ne sont pas mineurs, les recherches comparatives génétiques sur les parlers romans ne soient pas encore assez avancées pour permettre une synthèse; mais, là encore, attendons la parution des volumes suivants avant de porter un jugement.

Le volume que nous avons sous les yeux est donc une histoire externe des langues romanes; il est, si l'on veut, pour toute la Romania passée et présente et pour ses prolongements d'outre-mer, ce que sont pour l'histoire du français certains chapitres de *Evolution et structure* de W. von Wartburg.

Fruit d'une documentation étendue et soigneusement sélectionnée, ce volume est d'abord une riche collection de matériaux, placés dans leur cadre historique, dans un ordre approximativement chronologique, dont les principales étapes sont les substrats en Italie, l'histoire, l'expansion et la différenciation du latin, les superstrats, la formation des langues standard, l'influence de l'humanisme, des échanges culturels, du purisme et des académies, des bouleversements sociaux et, enfin, des moyens de communication modernes. Chaque exemple est assorti d'une transcription phonétique et d'une traduction anglaise. C'est là une véritable mine de données, qui rendra de grands services et fait de ce volume un ouvrage de consultation des plus précieux, d'autant que les recherches y sont facilitées par de nombreux renvois et un index.

Le lecteur ne sera peut-être pas toujours d'accord avec R. A. Hall quant au choix des aspects présentés et à la place qui leur est accordée; il regrettera probablement que l'auteur, tout en prenant en considération les langues standard écrites et leur orthographe, ne souffle mot des scriptae ni des ouvrages, si importants sous ce rapport, de Remacle et de Gossen. En revanche, nous nous devons de souligner l'intérêt et la relative originalité des pages consacrées à certains parents pauvres des manuels, par exemple à l'influence savante en matière de syntaxe (7.323).

R. A. Hall aborde parfois, mais point systématiquement, des problèmes théoriques et porte des jugements sur des questions de méthode. Le dernier chapitre (11) est une fresque sommaire mais utile de l'histoire de la linguistique romane, où les familiers des écrits de l'auteur ne seront pas surpris de trouver des prises de position assez nettes par rapport à l'école idéaliste (11.6) et à la grammaire générative et transformationnelle (11.7). Le reste de l'ouvrage n'est toutefois pas exempt de prises de position; intéressants à cet égard sont

les critères que l'auteur retient comme indispensables pour qu'une influence de substrat puisse être admise sans réserves ainsi que le jugement qu'il porte, en vertu de ces critères, sur certaines hypothèses relatives aux fameux substrats méditerranéens (4.13).

Il est un domaine – et c'est là notre principale réserve sur cet ouvrage – où l'on voudrait que R. A. Hall se montre plus explicite et critique, à savoir tout le problème de la reconstruction par la comparaison et de la nature du roman commun («Proto-Romance») reconstruit. Comparatiste convaincu, R. A. Hall décrit en termes modérés et nuancés, dans le cadre de l'histoire de la linguistique romane (11.5), l'évolution du comparatisme génétique et de la reconstruction (Stammbaum, théorie des ondes). Mais le lecteur naïf risque d'être fort déconcerté par deux passages précédents, qui sont quasi contradictoires. D'une part, dans une introduction assez sommaire, R. A. Hall présente (p. 14–15) la famille des langues romanes sous la forme d'un arbre schématique où le proto-roman se scinde en proto-roman sarde et proto-roman continental, celui-ci en proto-roman balkanique et proto-roman italo-occidental, et ainsi de suite, et où, par exemple, le catalan et l'occitan appartiennent à des branches qui ne se rejoignent qu'au niveau du proto-roman occidental, qui comprend l'ibéro-roman et le gallo-roman; cet arbre reflète sans doute la fragmentation spatiale et temporelle du roman commun pour un certain nombre d'éléments de sa structure, voire pour un grand nombre, mais en tout cas pas pour tous; cette manière de représenter une famille de langues est donc d'un schématisme trompeur; elle est d'ailleurs considérée comme dépassée par des comparatistes actuels, qui ont mis au point des modèles que nous croyons plus réalistes et plus satisfaisants. D'autre part, un peu plus loin (6.2), R. A. Hall, ayant reproduit le texte des *Serments de Strasbourg* et donné une version reconstruite de ce texte en italo-roman, ibéro-roman, sarde et pré-roumain de la même époque, il en extrait les principales différences linguistiques, qu'il reporte sur une carte, où le lecteur, encore sous l'impression de l'arbre, trouve de la filiation des langues romanes une description qui est très nuancée, mais qui, de ce fait, ne peut que le laisser perplexe. Une dernière remarque s'impose. La reconstruction du roman commun par la comparaison des langues romanes a, par la force des choses, un caractère abstrait, dont témoigne d'ailleurs l'emploi de l'astérisque; cela implique que la succession d'états du roman commun reconstruits par cette méthode participe de la chronologie relative; préciser la date de ces états en termes de chronologie absolue n'est possible, à la rigueur, que dans des cas privilégiés, lorsque par exemple l'état linguistique reconstruit se reflète dans des textes latins datés et suffisamment abondants. Vue sous cet angle, la reconstruction des *Serments de Strasbourg* en italien, ibéro-roman, sarde et roumain pré-littéraires du milieu du IX^e siècle ne manque pas d'audace; R. A. Hall en est du reste conscient, puisqu'il qualifie ces reconstructions de «admittedly highly tentative, but not speculative».

Un des atouts de l'ouvrage réside dans une bibliographie de plus de 70 pages et de notes bibliographiques jointes à chacun des chapitres. Ces données, qui ne prétendent pas à l'exhaustivité, sont suffisamment fournies et variées pour permettre au lecteur d'approfondir chacun des aspects abordés dans l'ouvrage.

Il faut souhaiter que les qualités relevées dans ce premier volume se confirment dans les suivants et qu'ainsi cette œuvre, entreprise avec un enthousiasme de bon aloi, s'achève dans les meilleures conditions.

Robert de Dardel



NZENGE MBULAMOKO, *Verbe et personne. Les substituts et marques de la personne verbale en latin, espagnol, français, allemand, lingála et ngbandi*, Tübingen 1973, 298 p. (*Tübinger Beiträge zur Linguistik*).

Die hier vorgelegte Arbeit zur Person des Verbs stellt sich in den Rahmen der allgemeinen Grammatik, wo die Subkategorisierung der Kategorien ein wichtiges Problem darstellt, dessen Behandlung verhältnismäßig detaillierte Kenntnisse in verschiedenen Sprachen voraussetzt, gleichzeitig aber auch die Frage nach der Form der Grammatik aufwirft. Man weiß – und der Forschungsbericht Mbulamokos zeigt dies eindeutig (p. 35–100) –, daß der strukturalistische Ansatz dieser Situation sehr entgegenkommt. Die generative Grammatik verhält sich bislang anders, scheint jedoch nachzuziehen. Cf. N. Chomsky, *Questions of Form and Interpretations, Linguistic Analysis I* (1975), 75–109.

Mbulamoko arbeitet mit vier europäischen und zwei afrikanischen Sprachen. Das Lingála ist eine Bantusprache des Kongo, das Ngbandi eine Sudansprache. Eine beachtliche Leistung! – von der Theorie her allerdings mit dem Nachteil, daß keine davon den Dual kennt und keine Genusunterscheidung m./f. in der zweiten Person. Methodologisch bekennt sich der Verfasser dezidiert zur Schule von Coseriu, und es wird der Versuch gemacht, diese Sprachen konfrontativ zu beschreiben. Daß die oben erwähnte Diskussion des Personen-Paradigmas mehr nur referierend ist, wird Mbulamoko niemand übel nehmen. In meiner Version sieht die Sache folgendermaßen aus:

Falls man sagt, $[NP_1 [V - (NP_2)]]_S$ sei das Schema eines einfachen Satzes, dann muß erklärt werden, warum in der NP_1 anstelle der PRO-Formen für die «dritte Person», die sämtlich – vom «Unpersönlichen» abgesehen – für eine denominative Klasse (oder für Elemente einer solchen) stellvertretend stehen, auch Ausdrücke für *ich* und *du* zulässig sind. Zur Diskussion steht die epistemologische Frage nach dem Status des *ich* und des *du* – eine Frage, die hier nicht aufgegriffen wird – und die linguistische Frage, wie *ich* als sog. erste Person und *du* als sog. zweite Person morphosyntaktisch gehandhabt werden. (Man beachte, daß es Grammatiken gibt, die die «Person», obwohl sie als solche mit Sicherheit ein fundamentales Universale darstellt, anders begründen und darstellen als dies in Europa geschieht, wo die griechisch-römische Tradition wie üblich die Grundsätze liefert.) Nicht angesprochen ist dabei die böse Frage, ob die Person verbimmanent sei oder ob sie, als Subjekt, durch NP_1 ausgewiesen wird.

Diese Darstellung nimmt aus systematischen Gründen an, die erste und die zweite Person unterscheiden sich – wie auch immer – von der dritten. Sie nimmt also Abstand von der (an sich möglichen und logisch kohärenten) Unterscheidung zwischen *ich* und *nicht-ich*, z. B. bei Heger, *ZRPh* 81 (1965), 76–97. Diese Frage wird von Mbulamoko nicht entschieden; es scheint vielmehr, daß er der Auffassung ist, es seien beide Versionen verifizierbar.

Die Durchführung der Arbeit ist eher langwierig. Aber es geht ja nicht bloß um die Morphologie, wo man nicht mehr vernehmen kann als das, was die strukturalistische Analyse (z. B. des Französischen, p. 116) bereits geliefert hat. Zur Diskussion stehen auch die Markiertheit, mit deren Hilfe besondere Verwendungen begründet werden («man», Höflichkeit, Pl. modestiae usw.), die Objektkonjugation, die unpersönlichen und die defektiven Verben sowie die Funktionskumulierung. Im afrikanischen Bereich stellt sich außerdem die Frage nach dem Ton (p. 184, 228) und diejenige nach den Klassen (p. 213), wo sich der Verfasser begreiflicherweise zurückhält. – Die kontrastive Linguistik ist durch Mbulamoko um einen interessanten Beitrag bereichert worden.

Gustav Ineichen

ALF LOMBARD, *La langue roumaine, une présentation*, Paris (Klincksieck) 1974, XV + 397 p. (*Bibliothèque française et romane A/29*).

Il y a longtemps que les romanistes et roumanistes attendaient la publication d'un tel livre. Le roumain était jusqu'ici très défavorisé par rapport aux autres langues romanes littéraires par l'absence d'une grammaire systématique accessible aux étrangers, malgré son importance pour la grammaire comparée des langues romanes et malgré la richesse de sa littérature et l'intérêt que présente l'étude des traditions byzantines au sein d'une culture qui se sent liée à l'Occident.

Le présent ouvrage comble cette lacune par la richesse de l'information offerte et par la clarté de ses explications. L'auteur destine sa grammaire non seulement aux spécialistes, mais aussi au public désireux de lire les auteurs roumains dans le texte et «à cet ensemble, mal définissable, des curieux du langage dont le nombre semble augmenter au fur et à mesure que les distances diminuent sur notre globe et que nous devenons tous voisins». C'est toujours dans ce style vivant et anecdotique auquel Lombard a habitué ses lecteurs qu'il nous informe que la langue décrite ici est celle des Bucarestois cultivés: l'auteur décrit ce qui se dit «plutôt que ce qui *doit* ou – pire encore – *devrait* se dire». Ce n'est donc pas un ouvrage normatif, mais descriptif avant tout. Les enseignements des théoriciens ne sont toutefois pas systématiquement évités.

Appliqués avec conséquence, les principes énumérés ci-dessus confèrent à l'ouvrage des qualités indiscutables, et les auteurs des grammaires futures feront bien de s'en inspirer, tant pour la méthode que pour la foule de détails importants habituellement omis et qui trouvent ici leur place.

L'ouvrage s'ouvre sur un bref chapitre: *Quelques phrases faciles pour commencer*, où l'auteur donne, en orthographe courante, en traduction française et en transcription phonétique, une série de 34 phrases brèves qui illustrent partiellement les rudiments de la grammaire roumaine.

Le deuxième chapitre, *Prononciation*, est une gageure: il s'agit d'expliquer la prononciation du roumain sans l'aide de matériel sonore. L'auteur s'en tire admirablement grâce à des comparaisons avec l'italien, l'espagnol, le français, l'allemand et l'anglais. Toutefois ces comparaisons ne sont pas toujours suffisantes, et l'explication gagnerait à être ici et là plus nuancée. Un exemple suffira à illustrer la chose. Au § 2 de la p. 5 la voyelle *ă* est expliquée comme étant proche du *e* de fr. *premier*, all. *Gabē*, ou du *a* de angl. *about*. Il eût été utile de préciser qu'il se distingue de ces sons par le fait qu'il peut être accentué et qu'il a une valeur phonologique propre, vu que c'est là la principale difficulté de cette voyelle.

La morphologie est la pièce de résistance de cette «présentation» dont le principal mérite est de faire réfléchir le lecteur. Parmi les nombreuses idées originales de l'auteur, voici deux exemples particulièrement intéressants: p. 25 N 1: «Les alternances ne font pas partie de la flexion.» Une phrase toute simple mais pleine de bon sens et propre à remettre en cause la plupart des méthodes par lesquelles le roumain est enseigné. A la p. 66 N 1, l'auteur offre une argumentation convaincante pour considérer *lu(i)* suivi d'un nom propre comme une préposition plutôt qu'un article: ce mot n'a qu'une forme, quel que soit le genre du nom qui suit, et il a la même fonction que *la* dans les syntagmes du type: *la trei copii*. Nous ajouterons un troisième argument: les formes régionales du type *lu profesoru*, dans lesquelles la fonction d'article est remplie par la terminaison *-u*, n'admettent pas une analyse dans laquelle *lu* serait article. Il est vrai que cet argument n'a pas sa place dans le livre de Lombard puisqu'il ne traite que de la langue des Bucarestois.

L'auteur a une curieuse manière de présenter les faits morphologiques: il présente les

éléments dans une «partie générale» de 20 pages, chapitre trop concentré pour être assimilé par un débutant et trop succinct pour intéresser le spécialiste, et développe ces notions dans une «partie spéciale» qui occupe le reste du livre et est de ce fait en grande partie un répertoire d'exceptions, de terminaisons aberrantes et de formes irrégulières. Ces deux parties auraient sans doute gagné à être fondues, du moment qu'il s'agit bien d'une grammaire de consultation et non d'un cours progressif.

La bibliographie n'est pas à proprement parler sélective, comme pourrait le laisser supposer le titre (*ouvrages recommandés*): on y trouve la plupart des revues spécialisées, même les moins accessibles, ainsi que des ouvrages aussi peu «recommandables» que le cours de langue roumaine de I. Popescu et O. Delarâscruci.

Précisons enfin que cet ouvrage n'est pas une traduction de *Rumänsk grammatik*, comme pourrait le faire supposer la chronologie relative des deux ouvrages et comme l'ont affirmé les auteurs de quelques-uns des comptes-rendus qui ont paru. En effet, la plus grande partie des deux livres est tirée des recherches antérieures de l'auteur, publiées en français¹. C'est le cas en particulier du chapitre sur les pronoms, qui reproduit dans les grandes lignes et souvent textuellement l'article de 1972. Le lecteur qui s'intéresse au détail des problèmes soulevés par la langue roumaine aura avantage à se référer aux ouvrages plus anciens vu que l'auteur, dans la présente grammaire, n'avance aucune idée nouvelle et, dans le souci de ne retenir que l'essentiel, sacrifie parfois des passages contenant des idées originales et souvent fort utiles.

La langue roumaine est un livre difficile à apprécier. On a tendance à le juger sévèrement ou très favorablement selon le point de vue auquel on se place. En effet cette grammaire ne représente pas, comme les autres œuvres de Lombard, un bond en avant dans la connaissance de la langue roumaine; toutefois si l'on fait abstraction de l'œuvre du savant on doit reconnaître que la présente grammaire est un précieux outil de travail dont le besoin se faisait sentir. Cet ouvrage a pour but de favoriser la diffusion de la langue roumaine, et de ce point de vue sa publication est un progrès aussi spectaculaire que la parution des autres livres de l'auteur.

Jean-Pierre Kent



GIULIANO BONFANTE, *Studii romeni*, Roma (Società accademica romena) 1973, 357 p. (*Collana di studi e saggi* 6).

L'auteur a réuni sous ce titre 23 articles touchant la langue roumaine de près ou de loin – parfois de fort loin, comme la *Nota sulla lingua di Samotraccia* – dont six inédits. La publication d'un tel recueil est toujours l'occasion de préciser l'idée qu'on se fait sur l'œuvre et les qualités d'un spécialiste. Ce qui frappe dans le cas de Bonfante c'est le vaste champ de ses recherches (roumain, italien, albanais, slave, iranien, étrusque, grec classique et moderne, littérature médiévale, humanisme) ainsi que l'abondance et la précision de son information. L'information est d'ailleurs une qualité qu'il exige de la part de ses collègues et il ne manque pas d'attirer l'attention des auteurs sur leurs défaillances dans ce domaine. Son ouvrage nous offre une belle collection de récriminations dont voici quelques exemples: «Il mio

¹ *La prononciation du roumain*, Uppsala 1935; *Le verbe roumain, étude morphologique*, 2 vol., Lund 1954–1955; *Les pronoms personnels du roumain, aperçu syntaxique*, SMS 4 (1972), 190–249; etc.

lavoro in *Studia Spitzer*, 1958! non è mai citato.» – «menziona il mio lavoro e non menziona il mio nome!» – «... è veramente strano in uno studioso generalmente bene informato.» – «Sarebbe bene che i colleghi romanisti leggessero la sua opera [sc. del Bàrtoli] con maggiore attenzione o, semplicemente, che la leggessero.» Etc. Permettons-nous toutefois d'attirer l'attention de Bonfante sur une lacune dont il s'est, lui aussi, rendu «coupable». A la p. 64, N 8, nous lisons ceci: «Il solo a negare il neutro romeno è, credo, ormai il Pătruț in *Cercetări de lingvistică I* (1956), 30ss.» Et pourtant le genre roumain a suscité une abondante littérature «anti-neutre». En voici les titres les plus importants: F. Agard, *Noun morphology in Rumanian, Language* 29 (1953), 134–142; R. A. Hall, Jr., *The «neuter» in Romance: a pseudo-problem, Word* 21 (1965), 421–427; R. A. Hall, Jr., *The semantics of the Rumanian neuter, Rumanian Studies* 2 (1971–72), 189–192, article qui tend précisément à contredire les vues de Bonfante; Maria Manoliu-Manea, *Un micro-modèle du genre roumain, Problèmes de linguistique roumaine* (= *Revue Romane*, Numéro spécial), Copenhague 1970, p. 96–107. Pour une bibliographie du problème complexe et controversé que constitue le genre en roumain cf. R. Windisch, *Genusprobleme im Romanischen, das Neutrum im Rumänischen*, Tübingen 1973, p. 211–220.

Il est inutile de commenter ici les articles réédités qui ont sans doute déjà eu l'écho qu'ils méritent auprès des spécialistes. Contentons-nous de remercier l'auteur d'avoir réuni en un seul volume des études publiées dans des revues peu courantes et d'accès difficile dans certains pays.

Voici une brève présentation des six articles inédits.

Un'iscrizione dàlica? (p. 31–36). Il s'agit d'un commentaire de la fameuse inscription DECEBALUS PER SCORILLO, le seul texte dace qui ait survécu si l'on peut admettre que c'est du dace. Daicoviciu pensait qu'il fallait rétablir *puer* au lieu de *per* et traduisait: *Decebalus filius Scorili*. Sans s'en prendre à la traduction, Bonfante fait remarquer 1) que l'inscription se répète quatre fois, ce qui ne laisse aucun doute sur la forme *per*; 2) que la notation de droite à gauche donne à penser que l'auteur de l'inscription n'était pas familiarisé avec les habitudes graphiques latines et devait donc être dace. Il ne faut donc pas expliquer cette inscription à l'aide du latin. Bonfante fait appel au suffixe *-per/-por* désignant la filiation, fréquemment attesté dans les anthroponymes thraces.

L'origine del romeno e dell'albanese (p. 53–77): L'auteur fait une synthèse des recherches effectuées sur les rapports entre le roumain et l'albanais. Il donne une liste des 13¹ phénomènes communs à l'albanais et au roumain mais auxquels les autres langues balkaniques ne participent pas, et de 12 éléments latins dont le traitement, commun à l'albanais et au roumain, distingue celui-ci des autres langues romanes. En conclusion, le substrat commun suggère que les ancêtres des Roumains et des Albanais formaient à l'origine un seul peuple, et les éléments latins communs suggèrent qu'ils ont été soumis à la même vague de romanisation. Cette hypothèse soulève immédiatement la question de la patrie de ce peuple. De nombreux arguments, tant linguistiques qu'extralinguistiques, militent en faveur de la Dacie. Les Roumains et les Albanais sont donc descendants des Thraco-daces; les futurs Roumains sont restés sur place et ont été complètement latinisés, tandis que les futurs Albanais ont émigré vers le sud avant d'avoir été fortement latinisés.

Bonfante fournit des exemples et des arguments convaincants et sa contribution à ce problème épineux est à retenir. Un argument, toutefois, me paraît douteux: «Si noti poi che, salvo poche eccezioni, la toponimia antica dell'Albania è slava; il che vuol dire che gli

¹ Le dernier phénomène mentionné porte le No 16, mais il n'y a pas de No 13, 14, 15.

Albanesi si sono stanziati nell'odierna Albania dopo l'arrivo degli Slavi in questo territorio (cioè dopo i secoli VI–VII d.C.)». Or la même constatation s'impose pour la toponymie de la Roumanie. Si on y appliquait le même raisonnement, toute l'hypothèse s'effondrerait.

L'articolo posposto in romeno (p. 213–217). Un mini-article extrêmement décevant, d'où il ressort qu'à priori les linguistes qui admettent l'origine grecque du phénomène ont raison avec Bonfante, tandis que les autres feraient mieux de revoir leurs rudiments.

L'ellenismo nel latino di Roma e nel latino di Dacia (p. 261–267): L'auteur reprend ici son thème favori, celui du manque d'information de ses collègues – défaut qui le touche d'autant plus quand il est lui-même la victime de l'ignorance des autres. Et de citer un long texte de Coseriu qui déplore le peu d'intérêt manifesté pour le problème de l'influence du grec sur le latin, en mentionnant «vor allem» Bonfante parmi les savants qui s'occupent de ce problème capital. Commentaire: «La citazione è un po' lunga, ma non è voluto scorciarla troppo perché sono parole d'oro.»

Il s'attache ensuite à expliquer pourquoi le roumain a moins d'hellénismes que les autres langues romanes: l'influence du grec sur le latin vulgaire est tardive, elle est postérieure à la rupture des liens entre l'Italie et la Dacie.

Vocabolario e civiltà romena (p. 269–275): Sur la base de quelques mots venant du latin, l'auteur cherche à montrer que le vocabulaire roumain hérité est essentiellement rustique (*cale*, *punte*, *rumân*) et militaire (*cetate*, *bătrîn*, *mire*, *sat*). On est étonné de le voir prendre comme une vérité indiscutée l'étymologie de *mire* < MILES et déplorer l'absence de ce mot dans l'*Etymologisches Wörterbuch* de Pușcariu, «che però è del 1905»².

L'idea dell'origine latina del romeno nei diplomi e negli scrittori dal secolo VII al secolo XVIII (p. 305–344): Quoique ce titre prometteur soit reproduit trois fois sous la même forme (page de titre de l'article, première page de l'article, table des matières), le chiffre VII est sans aucun doute une coquille pour XII, puisque le premier texte est de Cinnamos, né après 1143. Cet article est un recueil de documents commentés, visant à montrer l'ancienneté de l'idée de l'origine latine des Roumains et de leur langue. On s'étonnera de ne trouver aucune mention du livre d'Adolf Armbruster³, paru en 1972, soit deux ans avant les aggiornamenti qui accompagnent le volume de Bonfante. Après l'ouvrage d'Armbruster, les considérations anecdotiques de Bonfante sont d'une utilité pour le moins douteuse. Il suffira pour s'en convaincre de comparer les commentaires fournis par nos deux savants pour l'échange de lettres entre le pape Innocent III et le roi des Bulgares et des Valaques, Ioniță Caloianis. Armbruster nous offre des réflexions pertinentes sur les causes profondes, avant tout politiques, qui poussent les interlocuteurs à insister sur l'origine romaine des Valaques, alors que les successeurs de Ioniță ont soigneusement passé l'idée sous silence; ces réflexions permettent au lecteur de se faire une opinion sur l'idée que les Européens du XII^e siècle se faisaient de l'origine latine des Valaques. Bonfante, lui, ne met l'accent que sur les motifs psychologiques et géographiques évidents qui expliquent la lenteur de l'échange de lettres,

² Pour *mire* la bibliographie commentée la plus complète se trouve chez V. SCURTU, *Termenii de înrudire în limba română*, Bucarest 1966, p. 161. Les langues proposées jusqu'à ce jour sont l'albanais, le turc, le grec, le péchénegue, le substrat autochtone, le substrat pré-indoeuropéen. Quant aux linguistes qui admettent l'origine latine du mot, ils sont partagés sur le problème de l'évolution sémantique. Bonfante, dans l'article commenté ici, admet sans autre que *mire* vient du vocatif de MILES. Cette opinion pour le moins originale est-elle développée et expliquée dans un autre article du présent volume? Seul un index, dont nous devons déplorer l'absence, nous permettrait de répondre.

³ ADOLF ARMBRUSTER, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*. București 1972.

sur la profonde dévotion que le roi exprime à l'égard du pape (dévotion probablement plus stratégique que sincère) et sur le fait que tous deux insistent sur l'idée. De plus il ne fait appel qu'à des textes grecs, latins et français, alors qu'Armbruster avait démontré l'utilité des sources musulmanes, hongroises et germaniques.

On ne retiendra donc de cet article que la publication de quelques documents se référant à l'idée de romanité (Armbruster n'offre que des extraits), ainsi qu'une bibliographie qui complète, sur certains points, celle d'Armbruster.

Jean-Pierre Kent



ELSA NILSSON, *Les termes relatifs et les propositions relatives en roumain moderne. Etude de syntaxe descriptive*. Lund (C.W.K. Gleerup) 1969, 208 p. (*Etudes romanes de Lund* 17).

Wenn man erst Ende 1975 eine solche Untersuchung zur Rezension übernimmt, denkt man zunächst an die Forschungslage, an neuere Publikationen und an Papiere, die im Umlauf sind¹. Dabei zeigt sich ein gewaltiger Überhang des Interesses an der Theorie. Nilsson ist davon nicht betroffen – auch der bekannte Aufsatz von E. Benveniste 1966 (*La phrase relative, problème de syntaxe générale*) fällt weg –: aber eine präzise, normorientierte deskriptive Arbeit, wie sie hier vorgelegt wird, ist trotzdem sehr wichtig². Ein interessanter Punkt ist das Spiel der Determination. Frau Nilsson sagt (p. 41): «En français, le substantif antécédant d'une proposition relative déterminative ne se combine pas très souvent avec un adjectif déterminatif. L'article suffit en général.» Nimmt man z.B.

(L') homme qui m'a salué est ...
(Cet)

dann wird vom Artikel zum Demonstrativum der restriktive Relativsatz explikativ. Probleme dieser Art werden von Nilsson nicht behandelt. Aber in Sätzen wie

Scena asta familiară care nu-i mai ese din minte ...

kann es nicht einfach darum gehen (p. 53), das Bezugswort durch geeignete Auszeichnung besonders kenntlich zu machen. Der explikative Relativsatz hat eine andere zugrundeliegende Struktur als der restriktive.

Anlässlich der Frage nach der «reprise du relatif objet», d.h., zur anaphorischen Pronominalisierung – *Femeia pe care am văzut-o* – kann man nicht behaupten, die besagte Konstruktion «ne semble pas avoir beaucoup attiré l'attention des savants» (p. 72). Sicher wurde sie im Romanischen zu wenig beachtet. Aber man denke z.B. an Tesnière (*Eléments de syntaxe structurale*, Paris 1966, p. 571 s.) oder an das «pronom de rappel» im Semitischen, das immer Gegenstand des Interesses war (zuletzt auch im Rahmen der logischen Semantik

¹ Gemeint ist die Zeitspanne zwischen C. ROHRER (*Funktionelle Sprachwissenschaft und transformationelle Grammatik*, München 1971) und G. FAUCONNIER (*La corréférence: syntaxe ou sémantique*, Paris 1974); an Papieren z.B. G. BORGATO, *Le proposizioni relative in una grammatica contrastiva dell'italiano e del tedesco* (für S.I.L.T.A.), G. INEICHEN, *La descrizione della relativa, problema di grammatica contrastiva* (für S.L.I.), C. ROHRER, *Double terms and the Bach-Peters paradox*, A. VON STECHOW, *Some remarks to appositions*.

² Die sprachliche Kompetenz der Autoren wird von rumänischer Seite nicht in Frage gestellt. Cf. I. FAICIUC, *Cercetări de lingvistică* 15 (1970), 179–81.

z.B. bei E. Keenan). Ich würde auch die Behauptung nicht akzeptieren, der pleonastische Gebrauch des Pronomens sei im Italienischen heute sehr verbreitet (p. 77).

Die rumänischen Beispiele zeigen die Struktur des Relativsatzes sehr schön. Explizite Fügungen – *o doamnă măritată al cărei bărbat...* (p. 69) – bestimmen syntaktisch sowohl die Relativierung, d.h., den Transfer zum Adjektiv, als auch die zwischen den Termen notwendigen Relationen. Man möchte fast sagen, das logische Problem der Identität der bezogenen NPs stelle sich nur in Sprachen – in indogermanischen zumal –, die morphologisch nicht besonders explizit sind.

Die Arbeit Nilssons insistiert zu Recht auf dem Formenreichtum, dessen sich das Rumänische bei der Relativierung bedient (*cine, care, ce, de, cât, când, cum, încotro, unde*, und Kombinationen). Die generativen Grammatiker, die den Ast REL zumeist sehr generös aus dem Universum von S beziehen, müßten sich hier etwas Adäquateres einfallen lassen. Auch in diesem Zusammenhang ist Nilsson nicht zu übergehen.

Gustav Ineichen



M. TAVONI, *Il discorso linguistico di Bartolomeo Benvogliente*, Pisa (Pacini Editore) 1975, 109 p. (*Biblioteca degli studi mediolatini e volgari, nuova serie 3*).

Diese Kurzanzeige beabsichtigt, auf eine Arbeit hinzuweisen, die für die Geschichte der Grammatikertradition, der Sprachwissenschaft und des florentinischen Humanismus gleichermaßen von Interesse ist. Der «discorso linguistico» des senesischen Klerikers Benvogliente ist die neu entdeckte Schrift «De analogia huius nominis *verbum* et quorundam aliorum, et latina lingua grecam antiquiorem non esse», die gegen Ende des 15. Jh. im Anschluß an einen Traktat «De luce et visibili» verfaßt wurde. Der Anlaß dazu war, die gegen die Lehrmeinung der Grammatiker gerichtete Behauptung «*verbum* non a verberatu» mit geeigneten Beispielen zu stützen; denn, sagt Benvogliente im Anschluß an Augustin: «a *vero* declinatur *verbum*, et significat quicquid enuntiatur voce» (p. 12). Befürwortet wird also die «Analogie», d.h., das Verfahren *a similibus similia declinare*, und nicht die «Etymologie», obwohl im vorliegenden Fall etwa ein «*verbum* quasi *vere bonum* aut *verum bonum*» konstruiert werden könnte. Als Philosoph war Benvogliente dem Mittelalter verpflichtet, im Rahmen des Humanismus förderte er offenbar die aufkommenden antihellenistischen Tendenzen (cf. besonders p. 42). Er scheint als erster den Vergleich zwischen dem Lateinischen und dem Griechischen (unter Einbezug des Volgare) auf die genetische Ebene verschoben zu haben (p. 92).

Die genannte Schrift wird von Tavoni ediert und mit einem detaillierten quellenkritischen Apparat versehen (p. 11–51). In den zwölf darauffolgenden Kapiteln (p. 51–102) findet man – vorzüglich abgehandelt – die einschlägigen Kommentare.

Gustav Ineichen



ALFREDO SCHIAFFINI, *Italiano antico e moderno*, a cura di TULLIO DE MAURO e PAOLO MAZZANTINI, Milano-Napoli (Riccardo Ricciardi) 1975, 424 p.

Vier Jahre nach dem Tod von Alfredo Schiaffini († 26. Juli 1971) erscheint dieser Sammel-

band bei Ricciardi, dem Verleger der von Schiaffini mitbegründeten und mitgeleiteten monumental (das Wort ist hier wirklich am Platz) Reihe «La letteratura italiana, Storia e testi». T. De Mauro und P. Mazzantini haben bibliographische Hinweise und das vollständige Verzeichnis der Publikationen, dem eine knappe Würdigung vorangeht, beigelegt. Die Auswahl und Anordnung der Schriften hat Schiaffini kurz vor seinem Tode selbst getroffen.

Unter dem Titel «Episodi di storia linguistica italiana» erscheinen im 1. Teil die ersten fünf Kapitel – es sind die wichtigsten – seiner *Momenti di storia della lingua italiana* (3a ed. Roma 1965; ristampa 1973), vermehrt um die meisterhafte Skizze «Il passaggio dal latino all'italiano (evoluzione, disgregazione, ricostruzione)» (*Studi in onore di A. Monteverdi*, 1959) und um einen bisher unveröffentlichten Aufsatz «Dante giudice di poesia». Diesen Titel hatte Schiaffini schon 1961 seinem Berner Gastvortrag gegeben. Die vorliegende Studie nimmt das Thema neu auf und führt den Leser von der Charakteristik des *volgare illustre*, speziell seiner klanglichen Qualitäten (in der Theorie von *De vulgari eloquentia* und in der Praxis der Stilnovisti: «un accordo perfetto del rimatore dello Stil Nuovo col teorico del volgare illustre» p. 86) zur Poetik der *Commedia* und zu Dantes Urteilen über seine Zeitgenossen (Guittone, Guido, Cino) und über den bewunderten provenzalischen Meister Arnaut Daniel.

Der 2. Teil, «Storia e teoria» überschrieben, bringt zusammen mit den Kapiteln 6–9 der *Momenti* zwei Beiträge, die nicht jedermann leicht zugänglich sind: «Divagazioni e testimonianze sulla retorica nella lingua e letteratura italiana» (1959 erschienen in den *Atti dell'VIII Congresso internazionale di studi romanzi*) – der erste Satz umreißt das Ziel: «Mio scopo è delineare ... quel che significa la retorica nella nostra lingua e nella nostra letteratura, dai loro primordi fino al Romanticismo, e poi in questi ultimi decenni» – und «Le origini dell'italiano letterario e la soluzione manzoniana del problema della lingua dopo G. I. Ascoli» (erstmalig 1968 in der Zeitschrift *Ulysse* veröffentlicht).

Am wenigsten bekannt sind außerhalb Italiens die meist ganz kurzen Kapitel des 3. Teils («Note e ricordi»). Hier kommt der Gelehrte dem Leser menschlich besonders nahe. In wenigen Strichen zeichnet er Gestalten, die seinen Weg gekreuzt haben: den Vico-Spezialisten Fausto Nicolini, den Dantisten Bruno Nardi, den Semitisten Giorgio Levi Della Vida, Giuseppe De Luca, Pio Rajna, ausführlicher und mit besonderer Wärme seinen Lehrer und ligurischen Landsmann E. G. Parodi. Die mit autobiographischen Elementen durchsetzte Würdigung ist eine Gattung, die Schiaffini mit der ihm eigenen Kunst zu handhaben verstand. Biographisches verbindet sich in diesen Skizzen mit Wissenschaftsgeschichtlichem. Eröffnet wird der 3. Teil mit drei Buchanzeigen (erschieden im *Corriere della sera*, *terza pagina*, 1967 bzw. 1969), gleichsam Bruchstücke einer Sprachgeschichte des Duecento, hier unter dem Titel «I precursori di Dante» vereint. Der Sprache des Novecento gilt die Notiz über Bacchelli sowie die Vorrede zur 10. Auflage von Panzini's *Dizionario moderno* (1963). – Ein Wortindex und ein Namen- und Sachregister beschließen den Band.

Das philologische Detail verbindet sich in dem Buch immer wieder mit Ausblicken auf die großen historischen Zusammenhänge und auf das geistige Leben Italiens in Vergangenheit und Gegenwart. Das macht den besonderen Reiz dieses Sammelbandes aus, der von rund 30jähriger intensiver Arbeit (der älteste Beitrag ist von 1937, der jüngste von 1970) und lebendiger Anteilnahme an den Geschicken der italienischen Sprache (vor allem auf der literarischen Ebene) und ihrer Erforschung zeugt.

Siegfried Heinemann

BRUNO MIGLIORINI, *Lingua d'oggi e di ieri*, Caltanissetta-Roma (Salvatore Sciascia) 1973, 362 p.

Opportuna e utile raccolta di una serie di articoli precedentemente pubblicati in riviste varie, alcune di difficile accesso. Se non fossero dati acquisiti, essa ci direbbe della vastità d'informazione e d'interessi, dell'originalità dello studioso fiorentino, il primo fra glottologi e filologi italiani ad intendere la necessità dello studio della lingua moderna e della lingua normale media: convinzioni che solo due decenni fa apparivano rivoluzionarie. Ma è superfluo fermarsi a rilevare questi meriti, così come quello di un atteggiamento mai da turrensis eburnea bensì di volontà di ampia circolazione dell'informazione. Migliorini sentiva quant'altri mai il pericolo e il tradimento dell'uomo di cultura che si isola, sentiva il rischio del discorso per soli iniziati che si esaurisce in se stesso e si vanifica. Una straordinaria attitudine la sua alla divulgazione nel più alto rigore scientifico.

Al di là del primo capitolo, che considera come si configuri il rapporto tra locutore e uditorio ideale nella coniazione di termini, e del secondo capitolo dove la discontinuità nella trasmissione linguistica e culturale viene additata come un fattore non trascurabile nell'esame del mutamento linguistico, si può dire in prima approssimazione che gli articoli riediti rappresentano tre diversi orientamenti.

Possiamo distinguere un gruppo di «storia della lingua», dal '200 al '900 (attraverso il '500, Galilei, il primo '800, linguisti e linguaioli fra il 1860 e il 1870 e l'italiano medio negli ultimi cent'anni). Di Dante (cap. 2 e 15) si esamina il ruolo nella storia dell'italiano, la posizione in rapporto al latinismo, l'irradiazione immediata e mediata e, soprattutto, il contributo fondamentale alla precoce stabilizzazione della lingua poetica. Ampia l'analisi (cap. 6) del maccheronico, del Folengo in particolare, in cui, chiarito come esistano tanti linguaggi maccheronici quanti sono gli autori, si colgono con minuta attenzione i modi (morfologici, lessicali, stilistici) volti a realizzare questo raffinato giuoco di alterazioni e di rifacimenti; se ne stabilisce destinatario e pubblico, non certo popolani e laici ignari del latino, ma persone in grado di poter intendere (e gustare) almeno in parte le innumerevoli allusioni dotte e letterarie, da Virgilio ad Ovidio, ad altri scrittori classici. L'atteggiamento linguistico di Galileo, la sua adozione del volgare nei trattati si chiarisce (cap. 8) non come fatto marginale e secondario, bensì come opzione di fondo strettamente legata alla posizione di rottura sostenuta da Galileo a livello scientifico. Egli non si rivolge agli universitari peripatetici, ai «filosofi in libris» che si rifiutano persino di accostare gli occhi al cannocchiale per non rischiare di compromettere le loro «speculazioni cartacee», ma a uomini senza preconcetti, uomini d'arme, politici, tecnici. Identiche premesse quanto alla terminologia. Anche qui Galileo mira alla chiarezza e si rivolge agli uomini di naturale buon senso anziché alla casta dottorale. Anche qui la preferenza è nettamente per il termine italiano che egli tecnicizza (*momento, ancora, pendolo, macchia solare, cannone o occhiale o cannocchiale* [mentre di Federico Cesi è la coniazione colta di *telescopio*]). Non meno importante la trasformazione che il modo di ragionare porta nella lingua del Galilei, nelle cui pagine tornano con grandissima frequenza i termini dei suoi principi operativi fondamentali («dimostrazioni necessarie», «sensate esperienze», «cimento»). Il ricercatore Galileo mira in ogni momento ad essere uno «schiaritore», un «illuminatore», è mosso in ogni momento da una istanza di rigorosa divulgazione. Quasi come integrazione e approfondimento delle relative pagine della *Storia della lingua italiana* è da intendere la vasta rassegna sulla lingua nell'età napoleonica (cap. 10): notevole diversità di ricezione del francesismo non tanto quanto alle persone bensì quanto ai livelli di lingua (Monti, Foscolo, alieni dal francesismo nell'esercizio letterario più elevato, «franciosano» abbondantemente nelle lettere private),

interventi personali di Napoleone in favore dell'italiano, ripresa di correnti puristiche, intensa attività lessicologica, incipiente banalizzazione di voci tecniche e specifiche, notevoli cambiamenti semantici di termini politici e burocratici che assumono significati o connotazioni nuove.

Un secondo gruppo (cap. 19–23) è costituito da ricerche su singole voci – soprattutto prestiti –, tutte con componenti culturali (da *brindisi*, *busta*, *premura*, *taccagno* al nome proprio *Giuseppe*).

Uno spiccato interesse (che perdura per più capitoli, praticamente dal 12 al 16) per la complessa problematica – ricca di risvolti linguistici e culturali – di voci patrimoniali, prestiti dotti e termini semidotti raccoglie attorno a sé un terzo gruppo di articoli. L'Autore insiste sulla necessità di non trascurare, come è tradizionalmente avvenuto a lungo, gli apporti culturali e le parole dotte, le cui vicende non presentano minor interesse di quelle ereditarie. Correnti dotte e correnti popolari si intrecciano intimamente in italiano (cap. 12). È possibile identificare l'elemento dotto anche là dove meno lo si sospetterebbe. Si veda il caso di *spezie* 'droghe': il latino giuridico accoglie dai filosofi la distinzione (di marca aristotelica) tra *materia* e *species* e chiama *species* tutto quanto ha subito una certa elaborazione (il vino ad es. è una *species* della *materia* uva); di qui *species* passa al significato di 'droghe', rivelandosi come voce colta. In questa prospettiva, ampia la trattazione del latinismo nel lessico italiano (cap. 13) non senza digressioni ed aperture su altre lingue, ciò che permette tra l'altro di rilevare come la penetrazione dei latinismi abbia servito a mantenere una certa uniformità lessicale tra le diverse lingue europee, anche dopo l'affermarsi delle singole lingue nazionali. Segue l'analisi delle parole semidotte (cap. 14) di cui sono messe in risalto la polisemia denominativa e la eterogeneità dei processi storici e sociali che le presuppongono, quella del destino (distorsione semantica, alterazione formale, etimologia popolare ecc.) delle parole dotte sulla bocca popolare e infine (cap. 16) quella delle lingue classiche come «serbatoio lessicale» delle lingue europee moderne: interessante rassegna di termini culturali e di internazionalismi latini o conati su modello latino¹. Appare qui molto bene un'altra delle istanze della ricerca miglioriniana: la continua tensione a cogliere quella circolarità di rapporti e di implicazioni che corre fra lingua, costume e società.

Ottavio Lurati



Dal dialetto alla lingua. Atti del IX Convegno per gli Studi Dialettali Italiani (Lecce, 28 Settembre – 1 Ottobre 1972), Pisa (Pacini), 1974, 536 p. (*Consiglio Nazionale delle Ricerche, Centro di Studio per la Dialettologia Italiana* 3).

Thema des Convegno ist die Relation zwischen Dialekt und Hochsprache (*lingua*). Zur Zeit der Einigung Italiens sprachen nur 2,5% der Landesbewohner die Einheitssprache. Wenn sich dieses Verhältnis im Laufe der Zeit geändert hat, birgt der heutige Sprachzustand Italiens hingegen eine neue Komplexität. Pellegrini wies 1959 zum ersten Mal auf die Schichtung in Lokal- und Regionaldialekt, Regional- und Schrift- oder Standarditalienisch hin.

¹ Comprensibile come in connessione con latinismo e linguaggio scientifico affiori (p. 20s., 59s., 120ss.) la problematica del coniatore di parole, dell'onomaturgo: questione cui l'Autore dedicò un intero volume: cf. B. MIGLIORINI, *Parole d'autore. Onomaturgia*, Firenze (Sansoni) 1975, 108 p.

Die Vier- oder Dreiteilung, letztere im Falle des Verschwindens des Lokaldialektes, bestätigten Migliorini (1963), De Mauro (1963) und Cortelazzo (1972). Die mittleren zwei Varietäten, das gesprochene Italienische und die dialektale Koine der einzelnen Regionen, scheinen Pellegrini «die einzige, wirklich gültige Realität für den Sprachforscher» (p. 178). Bei De Mauro und Cortelazzo erscheint zudem der Begriff des *italiano popolare unitario* als «tipo d'italiano imperfettamente acquisito da chi ha per madre lingua il dialetto». Es müßte aber bewiesen werden, ob dieses nur negativ als Abweichung vom Standard beschriebene Volksitalienisch eine eigene Struktur und damit Anspruch auf Anerkennung als besondere Varietät besitzt. Pellegrini bietet hier (p. 180) in den vier Varietäten das Gleichnis vom verlorenen Sohn, wobei als Patois die Mundart von San Tommaso Agordino und als dialektale Koine das Venetische genommen werden. Außer dem Lokaldialekt, der auf weite Strecken dem Untergang geweiht ist, sind die anderen drei Varietäten in ständiger Entwicklung. Crevatin erwähnt in dieser Hinsicht, daß die istrische Koine vor 1945 auf dem Venetischen beruhte, sich heute aber auf das Triestino abstützt (p. 173). Den Verlust des Lokaldialektes wertet Lombardi Satriani (p. 17) soziologisch als Verlust der angestammten Kultur. Benincà, Ferraboschi, Gaspari und Vanelli betrachten das Problem Dialekt vs. Hochsprache vom schulischen Standpunkt aus und gelangen zur selben Einstellung wie die soziolinguistische Varietäten- und Differenztheorie (p. 19f.). Bernstein hatte die Sprachkompetenz von Unterschichtangehörigen als Defizit gegenüber dem Sprachvermögen höherer Schichten angesehen und als Lösung die Zerstörung des *restricted code* und dessen Ersatz durch den *elaborated code* vorgeschlagen. Der Mißerfolg der einschlägigen Experimente zwang zur Einsicht, daß die angestammte Sprachvarietät nicht aufzuheben ist, sondern neben der zusätzlich zu erwerbenden Varietät weiter bestehen soll. Die erwähnten vier Autoren formulieren das Resultat der Zerstörung des Dialektes wie folgt: «il dialettologo si trova, quando la scuola raggiunge il suo scopo, a possedere le forme di contenuti che non lo riguarderanno mai più, d'altra parte, per il rifiuto del dialetto cui l'ha portato la scuola stessa, a non possedere forma alcuna per esprimere la sua realtà.» (p. 21).

Welche Stellung nimmt das *Schulitalienische* gegenüber der Viererschichtung ein? Lombardi Satriani nennt es *l'antiparlato* (p. 11), Benincà et al. definieren es als «un insieme di arcaismi, termini leziosi o paludati, ridondanze o ingiustificate cesure e sintesi» (p. 22) und stellen fest, daß es in der Schule zwei linguistische Realitäten gibt, die rein normative des Lehrers und die lebendige, dialektal oder regional verbundene des Schülers. Anstatt letztere als Ausdruck einer alternativen Kultur anzunehmen, wird sie unterdrückt. Die Schule weiß noch nicht, daß der *elaborated code* heute nicht mehr die klassische Schriftsprache, sondern die verschiedenen Regionalitalienisch sind. In dieser soziolinguistischen Konzeption der Sprache ist es eine Verpflichtung für den Dialektologen, nicht ausschließlich im Bereich des Dialektes zu bleiben, sondern die dialektale mit den andern Varietäten einer Sprachgemeinschaft in Verbindung zu bringen (Berruto, p. 43). Das Erlernen der Hochsprache ist derselbe Prozeß wie das Erlernen einer L₂, eine Abfolge von Mischsprachen aus L₁ und L₂. Fehler entstehen durch Interferenz der einen der beiden Sprachen auf die andere, d. h. durch ungenügende Kompetenz.

Was das *Regionalitalienische* anbelangt, stellt sich die Frage, ob das in den einzelnen Regionen gesprochene Alltagsitalienisch jeweils ein in sich geschlossenes System darstellt oder ob es ein *italiano comune* mit regionalen Schattierungen gibt. Dieselbe Frage gilt für die Lokalmundarten innerhalb eines Dialektes. Nach einer dritten Auffassung ist das gesprochene Italienisch nur eine mehr oder weniger große Abweichung von der Standardsprache, so Pellegrini (p. 178). Allgemein anerkannt im Bereich des Durchschnittsitalienischen ist nur die bestimmende Stellung des industriellen Dreiecks Mailand–Turin–Genua.

Was die Frage der Systemhaftigkeit und deren Charakter anbelangt, hält Telmon (p. 141) das *italiano comune* für das Diasystem des Regionalitalienischen, d.h. für ein den verschiedenen Regionalformen zugrundeliegendes, abstraktes System. Jede Regionalform ist darnach ein in sich bestehendes System oder Subsystem. Für Rosiello gibt es hingegen einen gemeinsamen Kern mit regionalen Varianten (p. 142). Telmon «ripropone la necessità di prendere in considerazione i sottosistemi come strutture differenziate, e, di conseguenza, l'importanza di una metodologia contrastiva nello studio dei rapporti tra dialetto locale e dialetto più o meno regionale, tra questo e l'italiano regionale, e tra quest'ultimo e il diasistema italiano» (p. 144). Es geht gesamthaft um die von der neueren Soziolinguistik aufgeworfene Problematik der Relation der diastratischen Varietäten und diatopischen Varianten eines Sprachzustandes zueinander. Stellen die Varianten und Varietäten in sich bestehende Systeme oder Subsysteme dar, sind sie nur Selektionen aus einem jeweiligen Diasystem, oder bilden sie ein panlektales Kontinuum? Die Fragestellung entspricht genau der Problematik des heutigen Italienischen, so daß man sie gerne ausführlich im Convegno behandelt gesehen hätte. Einen relevanten Beitrag zum Varietätenwechsel bei Mundartsprechern von Duno im Varesotto liefert Tibiletti Bruno. Sie findet acht Kombinationsarten vor. Als erste werden erwähnt:

- (I) Inizio in italiano, prosecuzione in dialetto.
- (II) Inizio in dialetto, prosecuzione in italiano.
- (III) Discorso in italiano, «elementi caratteristici» in dialetto, usw.

Weitere Beiträge verfolgen vor allem lexikalische und phonetisch-phonologische Entwicklungen innerhalb einzelner Gebiete. Der vorliegende Band veranschaulicht die veränderte Stellung und die relevante Funktion der Dialektologie im Rahmen der heutigen Linguistik.

Theodor Ebner



G. C. VINCENZI, *Fonematica e monematica. Proposte per un'analisi unitaria*, Bologna (Zanichelli) 1970, XII et 115 p. (*Studi e ricerche*, N. S., 27).

Giuseppe Carlo Vincenzi se range expressément, dans les deux études ici réunies, sous la bannière maintenant décriée (mais pour combien de temps encore?) de la grammaire taxinomique (cf. p. XI); son modèle est l'analyse linguistique d'André Martinet, son ambition – l'usage de «principes méthodologiques homogènes et unitaires» pour la description des unités de première articulation (lexèmes et morphèmes) et de seconde articulation (phonèmes).

Dans sa première monographie, *Fonematica del dialetto di Terravecchia*¹ (p. 1–74), l'auteur applique les principes de l'analyse fonctionnelle, fondée sur l'opposition distinctive des unités phonétiques (les sons du parler en question: p. 11–13), à la description phonologique d'un dialecte calabrais septentrional. Après l'analyse exhaustive des oppositions significatives définissant l'ensemble des phonèmes, simples et géminés (p. 13–29), on passe à la définition substantielle, en termes de traits distinctifs articulatoires, des 7 phonèmes vocaux et des 23 phonèmes consonantiques simples (p. 29–32). De ces derniers, 12 peuvent être géminés, fonctionnant alors exactement comme les autres unités du système (le nombre total des unités phonologiques du dialecte étudié s'élève donc à 42 : p. 52). Observant en

¹ Terravecchia, bourg de la province de Cosenza situé entre Crotone et la moderne Sibari.

outre que *i* et *u* consonantiques ([j] et [w]) se trouvent en distribution complémentaire avec *i* et *u* vocaliques, l'auteur conclut à juste titre qu'il n'y a que deux phonèmes correspondants (/i/ et /u/), dont les réalisations sont conditionnées par la position dans la syllabe (p. 44).

Le chapitre consacré aux variantes et à la neutralisation (p. 33–52) confirme que la syllabe accentuée est bien le lieu de la différenciation vocalique maximale (en syllabe atone, finale ou non, le sous-système vocalique se réduit à trois termes, dont deux archiphonèmes: /ɛ/, /o/, /a/ : p. 36 et 38). Enfin, dans un dernier chapitre (p. 53–74), l'auteur scrute, sur la base des traits distinctifs de nature acoustique², l'ensemble des corrélations qui s'établissent, dans le système phonologique étudié, entre les phonèmes précédemment identifiés.

La seconde recherche, *Proposte per una monematica dell'italiano* (p. 75–115), se compose de deux parties, consacrées l'une à une revue rapide des positions théoriques concernant la sémantique structurale, l'autre à l'étude de quelques-unes des plus importantes modalités (au sens de l'école de Martinet³) nominales et verbales. Les positions de l'auteur, pour autant qu'on puisse les expliciter, se distinguent de celles de Martinet en ce qu'il croit pouvoir distinguer, dans la masse des unités de première articulation, non seulement les monèmes et leurs groupements (dits syntagmes), dont les uns appartiendraient au paradigme (au sens hjelmslévien) et les autres à la chaîne du discours (cf. p. 86ss.), mais encore, du côté des unités complexes, les microsyntagmes (= assemblages morphologiques), qui seraient des entités relevant à la fois du paradigme et de la chaîne du discours (cf. le tableau de la p. 93), les syntagmes proprement dits (ou groupes fonctionnels à l'intérieur de la proposition), qui n'appartiendraient qu'à la chaîne du discours (*ibid.*), et les unités encore supérieures que sont les macrosyntagmes (propositions ou phrases simples) ou les hypersyntagmes (périodes ou phrases complexes), unités naturellement seulement discursives. Or s'il ne fait guère de doute que la description concrète de la syntaxe d'un idiome peut avoir avantage à distinguer des assemblages syntagmatiques d'ordre de complexité croissante, particulièrement dans une langue aussi morphologique que l'italien, je ne vois pas du tout quel sens il y a à attribuer une partie de ces assemblages à la fois au paradigme et à la chaîne du discours, et d'autres seulement à cette dernière: ne retrouverait-on pas ici, sous une confusion terminologique et théorique regrettable (*paradigme* pour *langue* et *chaîne du discours* pour *parole*) l'hésitation désormais dépassée de Saussure, qui attribuait une partie seulement des groupes syntagmatiques à la langue, conçue encore comme pur répertoire⁴?

Quant à la description des unités monématiques de l'italien (p. 95ss.), consacrée avant tout aux modalités nominales, elle se caractérise essentiellement par la tentative, dont je ne saisis ni l'utilité pratique ni la justification théorique, de réduire le plan morphologique au plan phonologique (p. 105, figure 4, et p. 106), réduction apparemment opérée seulement en vertu du fait que les morphèmes amalgamés du genre et du nombre nominaux sont monophonématiques (-i, -e, -o, -a, classés selon «le nombre [...], en terme de probabilité statistique, des possibilités fonctionnelles»: p. 102). C'est donc peu dire que de constater que cette seconde étude n'emporte pas la conviction.

René Amacker

² Tels que les ont définis R. JAKOBSON et M. HALLE dans *Fundamentals of Language*, La Haye 1956.

³ Cf., pour le français, M. MAHMOUDIAN, *Les modalités nominales en français*, Paris 1970.

⁴ Cf. SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, édition critique par T. De Mauro, Paris 1972, p. 172 et N 250 et 251, p. 468s. Sur le dépassement de l'hésitation de Saussure, cf. R. Godel, *Théorie de la phrase*, dans *La sintassi. Atti del III convegno della Società di Linguistica Italiana*, Roma 1970, p. 11–41.

GUNTRAM PLANGG, *Sprachgestalt als Folge und Fügung. Studien zu alpinromanischen Sprachständen in Norditalien*, Tübingen (Niemeyer) 1973, 90 p., 8 Karten (Beih. ZRPh. 133)

Eine wichtige, grundlegende Untersuchung, in der erstmals versucht wird, die Gestalt einer Dolomitenmundart zu bestimmen. Im Bereich der Wortphonologie bestimmen nicht etwa nur die Lautmerkmale eines sprachlichen Zeichens diese Gestalt, sondern ebenso distributive Merkmale, die oft leichter zu fassen sind. Der Verfasser nahm sich weder einen Forschungsbericht noch einen wissenschaftstheoretischen Beitrag vor. Aufgrund der Erfahrung, daß aus einem begrenzten, aber genau untersuchten Sprachgebiet ebenso wertvolle Aufschlüsse zu gewinnen sind wie aus einer größeren, aber weniger genau bekannten Landschaft, widmete sich der Verfasser nach langen Vorbereitungsarbeiten der phonologischen Darstellung der rätoromanischen Mundart des oberen Gadertales (Badiot).

Der traditionellen, vielfach erschlossenen «Entwicklung» von Sprachlauten wird hier Gestalt und Zuordnung der Phoneme vorangestellt. Ziel der Untersuchung ist unter anderem das Erkennen der Phoneme nach Ausprägung, Zahl, Zuordnung und sprachlicher Leistung. Dabei wird besonders mit Vertauschproben operiert.

Wichtig in dieser Problematik sind Pausa und Fuge. Die Pausa (π) hat trennende Funktion, die vor allem auf syntaktischer Ebene bestimmte Segmente (Intonationsgruppen) scheidet, also eine Kola von der anderen trennt, aber damit auch in die Wortstruktur hineinreicht. Eine ähnliche trennende Leistung weisen auf der Ebene der Wortphonologie die Konsonanten auf; die Pausa nimmt phonologisch den Status extremer Konsonanz ein. Die Fuge ist dagegen Nahtstelle zwischen den Silben (\neq) und damit auch zwischen den Wörtern im Rahmen einer Intonationseinheit, und zwar jeweils vor dem Kontrastmaximum zum Gipfelvokal nach dem Prinzip des schweren Silbeneinsatzes. Die Pausa und die Fuge sind für den Positionswert der umstehenden Phoneme im Sinne einer Zuordnung ebenso mitbestimmend wie Phoneme, sind also nach ihrer Leistung im Verband ebenfalls Phoneme. Phonologisch gesehen gibt es nur Anlaut und Auslaut, denen π und \neq entsprechen, aber keinen Inlaut. Der sogenannte Inlaut ist eigentlich eine Position in der Intonationsgruppe oder Kola im Satz und nicht im Wort; es handelt sich also nur um einen Sonderfall im Rahmen der umfassenderen Anlautposition.

Es ist hier nicht möglich, auf alle wichtigen Aspekte der Arbeit einzugehen. Wir müssen uns damit begnügen, die verschiedenen Abschnitte zu erwähnen, wie Fügung der Phoneme und der Morpheme, Palatalschübe und Stellungswerte (zentrallad. Umlaut, Gruppen und Minimalwerte), Homophone im Gefüge (Wortstellung, Wortbetonung, Intonation), das Paradigma im Sprachraum.

Die Vertauschprobe ergibt fürs Badiot ein Inventar von 20, zum Teil Stellungsbeschränkungen aufweisenden Konsonanten. Dazu kommt als Minimalwert die Pausa. Bei den Vokalen (16 Vokalphoneme) spürt der Verfasser den Umrissen lateinischer Oppositionsstrukturen und deren Ergebnissen nach. Die beiden relevanten Wortklassen im Lateinischen, Paroxytona und Proparoxytona, hängen ebenso vom Nachtonvokal ab wie die beiden wichtigen Wortklassen im Rätoromanischen, Paroxytona und Oxytona, nur ist im Lateinischen die Vokalqualität der Pänultima, im Romanischen jedoch die Vokalqualität der Ultima ausschlaggebend.

In der Morphologie sind für eine Funktion gleich mehrere gleichwertige Morpheme anzutreffen, die teils obligat und einfach, teils redundant verwendet werden. Einige schwierige Morphemfügungen werden mit «Palatalisierungen» abgetan. Auch auf der Ebene der Bedeutungsträger scheint es ambivalente Segmente zu geben (Homophone). Wenn man jedoch den Kontext nach Wortstellung, Frequenz und Intonation einbezieht, so bleiben kaum mehrdeutige Wörter übrig. Die Satzintonation überlagert die Wortbetonung.

Wir hoffen, daß trotz der Kürze aus diesen wenigen Hinweisen Ausführlichkeit und Schärfe der Untersuchung genügend klar hervorgehen. Die Arbeit zeichnet sich durch eine neue, klare Problemstellung und durch die gründliche Beantwortung der aufgeworfenen Fragen aus. Ihr Interesse liegt nicht nur auf dem Gebiet der rätoromanischen Sprachwissenschaft, sondern ist allgemeiner, methodologischer Natur.

Ottavio Lurati



MANFRED BAMBECK, *Boden und Werkwelt. Untersuchungen zum Vokabular der Galloromania aufgrund von nichtliterarischen Texten*. Mit besonderer Berücksichtigung mittellateinischer Urkunden, Tübingen (Niemeyer) 1968, XIV + 239 p. (*Beih. ZRPh. 113*).

Aufgrund von frühmittelalterlichen Urkundensammlungen aus allen Gegenden des heutigen Frankreich liefert der Verfasser für 308 Lexeme und Lexemkombinationen aus 31 Begriffsfeldern Ergänzungsmaterial zum *FEW*: vermehrte Beispiele, Rückdatierungen – insbesondere indirekte mlat. Erstbelege –, Letztdatierungen, nicht verzeichnete Bedeutungen eines schon bekannten Lexems, nicht verzeichnete Lexeme, etymologische Korrekturen. Das Ziel dieser Habilitationsschrift – die Lokalisierung des *Capitulaire de villis* aufgrund einer eventuellen regionalen Schattierung seines Lateins – wurde nicht erreicht. Entweder war das Ziel falsch gesteckt oder es wurde nicht die richtige Methode angewandt. Es ist möglich, daß durch die legislative Tätigkeit der Merowinger und vor allem der Karolinger das Urkundenlatein in den von ihnen beherrschten oder beeinflussten Gebieten so nivelliert und internationalisiert wurde, daß eine Lokalisierung der Urkunden des Karolingerreiches aufgrund ihres Wortschatzes eine Illusion ist. Methodologisch müßte man vorher das regionale Mittellatein der wichtigsten frühmittelalterlichen politisch-wirtschaftlich-kulturellen Ausstrahlungszentren in je einer Grammatik und einem Wörterbuch charakterisieren und dann damit die Sprache der gewünschten Dokumente vergleichen. Der Rezensent meint, daß das Ziel falsch gesetzt war und daß die unsystematische Exzerpierung von geographisch weitgestreuten Urkundensammlungen methodologisch unhaltbar ist. Dies führt eben zu dem vorliegenden Sammelurium von disparaten Materialien, das uns hinsichtlich des Verständnisses mittelalterlicher Texte nicht über Du Cange und hinsichtlich der als Kulturgeschichte gedachten Wortgeschichte nicht über das *FEW* hinausführt. Man vergleiche nur die Lemmata bei Bambeck, Du Cange und dem *Glossarium Mediae Latinitatis Cataloniae* oder die Schiffsbezeichnungen, bei Bambeck, *FEW* und R. Eberenz, *Schiffe an den Küsten der Pyrenäenhalbinsel. Eine kulturgeschichtliche Untersuchung zur Schiffstypologie und -terminologie in den iberoromanischen Sprachen bis 1600*, Bern/Frankfurt 1975.

Michael Metzeltin



GERHARD ROHLFS, *Le gascon. Etudes de philologie pyrénéenne* (avec 3 cartes). Deuxième édition, entièrement refondue, Tübingen (Niemeyer) – Pau (Marrimpouey) 1970, X + 248 p. (*Beih. ZRPh. 85*).

Unermüdlich in seinem Wirken, hat Gerhard Rohlfs seine berühmte Studie über das Gaskognische (Halle 1935) 35 Jahre später noch einmal einer durchgehenden Neubearbeitung

unterzogen. Zwischen diesen beiden Fassungen liegt ein Menschenalter, in dem der Altmeister der romanischen Sprachgeographie nicht nur aus der wissenschaftlichen Diskussion und Literatur, sondern vor allem auch aus fortgesetzten Recherchen vor Ort eine Fülle neuer Erfahrungen gewonnen hat, die ihren Niederschlag in einer wesentlich erweiterten und vertieften Darstellung der lexikalischen, phonetischen und morphosyntaktischen Charakteristika dieses Idioms gefunden haben. Denn Zielsetzung und Aufbau des Buches sind unverändert geblieben; es geht wie ehemals weniger darum, die linguistische Eigenständigkeit des Gaskognischen als vielmehr seine Eigentümlichkeiten zu zeigen, obwohl Rohlf's diesmal nachdrücklicher für einen autonomen Rang unter den romanischen Sprachen plädiert: «Quant au gascon, il faut se rendre compte que nous n'avons pas à faire à un dialecte quelconque du domaine provençal, mais à un idiome qui dans ses nombreuses particularités s'approche d'une vraie langue indépendante» (p. 4).

Neu ist das vorgeschaltete Kap. I «Les origines historiques» (p. 17–37), da die 1942 gelangene Entzifferung des Iberischen¹ und die differenziertere Kenntnis der antiken Sprachen Hispaniens eine Revision der noch 1935 (p. 10) vertretenen Verknüpfung des aquitanischen Substrats mit dem Iberischen erforderlich machte. Rohlf's ist somit auf die Seite Achille Luchaires getreten, der schon vor 100 Jahren seine grundlegenden Thesen zur Sonderstellung des Gaskognischen und seiner Verbindung mit dem Aquitanischen formuliert hatte. Die von Rohlf's verfeinerten Untersuchungen über die vorrömischen Ortsnamen des Gaskogne (cf. Karte p. 31) geben nun auch Luchaires Auffassung von der Kontinuität des Aquitanisch-Baskischen Recht: «Tout porte plutôt à croire que l'ancienne langue parlée en Aquitaine a résisté à la romanisation et qu'elle est continuée par le basque actuel» (p. 36).

Von dieser Sicht wird die Charakteristik des gaskognischen Wortschatzes (Kap. II–IV entsprechend den Kap. I–III der 1. Auflage) bestimmt. Anzumerken ist freilich, daß nicht alles, was Rohlf's z.B. im Kap. II dem Substrat zuschreibt, auch tatsächlich von dorthier stammt; vielfach liegen nur bask.-gask. Wortgleichungen unsicheren, onomatopoetischen oder gar lateinischen Ursprungs vor. Andererseits gehört ein zum lat. Bestand gerechnetes Wort wie *anesco* 'brebis d'un an' (< *ANNISCA, p. 102) nach den Ausführungen von Joan Coromines² mit béarn. *nesco* 'jeune fille' und bask. *neska* 'ds.' eher der ältesten Substratschicht an³. Auf Einzelprobleme wie diese einzugehen, ist im begrenzten Rahmen dieser Kurzbesprechung nicht möglich.

Wenngleich die vorliegende Neufassung nicht, wie es vielleicht in unseren Wünschen gelegen hätte, die Ausweitung von den *Etudes de philologie pyrénéenne* zu einem echten *Manuel de linguistique gasconne* vollzogen hat, so bleibt Rohlf's Leistung doch untrennbar verbunden mit der Erforschung des Gaskognischen, jenes noch in der 2. Auflage mit den romantisierenden Schlüsselwörtern *énigmatique* und *mystérieux*⁴ belegten Idioms, das auch auf kommende Generationen noch seine Faszination ausüben wird.

Helmut Genaust

¹ Cf. M. GÓMEZ MORENO, *Las lenguas hispánicas*, Madrid 1942; *La escritura ibérica*, BRAE 22 (1943), 251–78, usw.

² Cf. J. COROMINES, *Les plombs sorothaptiques d'Arles*, ZRPh. 91 (1975), 1–53, bes. p. 6/7, 36.

³ Cf. auch MARTIN LÖPELMANN – von der Kritik im übrigen als unseriös beurteiltes – *Etymologisches Wörterbuch der baskischen Sprache*, Berlin 1968, p. 909 (*neska*) und p. 500 (*haur* 'Kind'). – Der die Neufassung des Artikels ANNISCA enthaltende Faszikel von Bd. 24 des FEW lag 1975 noch nicht vor.

⁴ Cf. z.B. ¹1935, p. 16; ²1970, p. 39, 47.

FRITZ ABEL, *Le mouvement occitaniste contemporain dans la région de Toulouse d'après les articles occitans parus dans la «Dépêche du Midi»* (1969–1972), Tübingen (Narr) 1973, 105 p. (*Tübinger Beiträge zur Linguistik* 37).

GEORG KREMnitz, *Versuche zur Kodifizierung des Okzitanischen seit dem 19. Jahrhundert und ihre Annahme durch die Sprecher*, Tübingen (Narr) 1974, VI–482 p. (*Tübinger Beiträge zur Linguistik* 48).

GEORG KREMnitz, *Die ethnischen Minderheiten Frankreichs. Bilanz und Möglichkeiten für den Französischunterricht*, Tübingen (Narr) 1975, 91 p. (*Tübinger Beiträge zur Linguistik* 55).

Die genannten drei Werke sollen hier gemeinsam besprochen werden, da sie zusammen das erwachende Interesse der deutschen Romanistik für die Probleme der neueren Okzitanistik bezeugen. Das Werk von Abel, auf das wir an erster Stelle eintreten wollen, enthält auf den Seiten 65–105 eine okzitanische Anthologie der wichtigsten *Dépêche*-Artikel im originalen Satz (Offset), die somit als orthographisches Dokument auswertbar ist. Das Büchlein «a été rédigé en quelques jours pendant le mois de mars 1972» (p. 1). Dennoch bietet es (gerade durch die zitierten Dokumente) einen ausgezeichneten Einblick in die gegenwärtigen Probleme Okzitanien. Es stellt eine Art nach Themen geordnete Inhaltswiedergabe der auf okzitanisch geschriebenen Artikel aus dieser einflußreichsten Zeitung des Gebiets um Toulouse dar. Abel geht zu Recht davon aus, daß diese Artikel die Ausbildung eines okzitanischen Bewußtseins beim lesenden Durchschnittsbürger in wichtiger Weise bestimmen und lenken, da er kaum andere Informationsquellen besitzt: «(Les articles) risquent d'être plus importants pour la réussite ou l'échec du mouvement actuel que par exemple la poésie occitane contemporaine» (p. 2). Die Artikel werden dann durchgemustert in bezug auf die berichteten Fortschritte des Okzitanischen in Schule, Kultur, Politik usw., den Rückbezug auf die okzitanische Geschichte, die Frage der Sprache (für die sprachliche Situation ist Abels Behauptung der fehlenden Verbindung zwischen intellektuellen Neu-Sprechern und bäuerlichen Noch-Sprechern entscheidend), die sozio-ökonomischen Probleme und schließlich die Kritik der Okzitanisten an der modernen Zivilisation.

Mit gleich zwei Werken ist Georg Kremnitz hervorgetreten. Seine umfangreiche Dissertation über die *Versuche zur Kodifizierung des Okzitanischen seit dem 19. Jahrhundert* bietet mehr, als ihr Titel andeutet. Dieser könnte z. B. auch lauten: *Die Situation des Okzitanischen seit dem 19. Jahrhundert (mit besonderer Berücksichtigung der Kodifizierungsversuche)*. Die Probleme der Kodifikation sind bei der *Renaissance* des Okzitanischen so zentral, daß von ihnen aus «die heutige Situation des Okzitanischen in ihrer Totalität» (so Kremnitz selbst auf Seite I) verstanden werden kann. Dies zeigt sich deutlich an Kremnitzens Darstellung: Ein 1. Kapitel klärt die Begriffe Sprache-Dialekt-Patois und führt die Bezeichnungen für das Okzitanische und seine Untergliederungen auf. Ein 2. Kapitel, *Präskriptive Linguistik*, wendet sich den Problemen der Kodifikation und dem Sprachbewußtsein sprachlicher Minderheiten, ein 3. Kapitel *Bilinguismus und Diglossie* zu. Das 4. Kapitel zeichnet den Prozeß des Zurückweichens des Okzitanischen seit dem 16. Jahrhundert nach. Auf das 5. Kapitel (mit 130 Seiten so lang wie die bisherigen 4 Kap. zusammen) fällt ein Hauptgewicht des Buches: *Versuche zu einer Neukodifikation des Okzitanischen*. Dabei werden 3 Etappen herausgehoben: Die «Wegbereiter» (Roche gude, Raynouard, Fabre d'Olivet, Rancher, Diouloufet, Honnorat), die «Kodifikation Roumanille – Mistral» und das «System Roux – Perbosc – Alibert» (eine gute Übersicht gibt die Tafel *Genesis der okzitanischen Kodifikationen*, p. 260). Es folgen dann zwei kürzere Kapitel, ein rein linguistisches über *einzelne Probleme der Kodifikationen* (Nominalflexion, Verbmorphologie usw.) und eines über den

Ausbau des Okzitanischen in bezug auf die heutige Kodifikationssituation. Das 8. Kapitel bildet das zweite Hauptgewicht des Buches (100 Seiten) und erfaßt die Gesamtproblematik des *Okzitanischen heute*: Verbreitung, rechtliche Stellung (Schulgesetzgebung, Universität, Massenmedien), Verlagswesen, Presse, andere kulturelle Manifestationen (Theater, Chanson), der «zeitgenössische politische Okzitanismus» und schließlich der Abschluß unter dem Titel *Hat das Okzitanische noch eine Aussicht auf Weiterexistenz?*, eine Frage, die mit «gemäßigtem Optimismus» (p. 427) beantwortet wird. Es folgen dann 10 Seiten dokumentarische Anhänge (Umfragen, Loi Deixonne) und insbesondere eine sehr nützliche alphabetische Bibliographie von 550 Einzeltiteln, die zur Gänze auf Autopsie beruht und so die wünschenswerte Zuverlässigkeit besitzt. Ein abschließendes ausführliches Namensregister (14 p.) führt jeweils auch das Geburts- und gegebenenfalls Sterbejahr auf, was dem Leser eine schnelle Situierung in der okzitanischen Szene erleichtert. Dafür fehlt in den Kurztitelangaben der Fußnoten die meist informativ wichtige Zahl des Publikationsjahrs, die man immer erst in der Bibliographie nachschlagen muß¹. Allgemein ist zur Darstellungsweise von Kremnitz zu sagen, daß sie sich durch Klarheit und Übersichtlichkeit auszeichnet, wozu durchaus auch die eigenartig häufigen Aufzählungskataloge (durchschnittlich auf jeder zweiten Seite!) beitragen, in denen verschiedene Auffassungen oder Aspekte eines Problems kurz charakterisiert und punktwise hintereinander aufgeführt werden. Insgesamt ist zwar die genaue historische Aufzeichnung der kodifikatorischen Quisquilien weniger interessant (Straffungen wären möglich gewesen), als gerade die allgemeine sukzessive Charakterisierung der Lage der okzitanischen Kultur, die Kremnitz leistet, aber erstere war wohl im Sinne des von ihm gewählten Buchtitels notwendig. Vielleicht hätte sie in Tabellenform ganz in den Anhang verwiesen werden können. Auch ein eigener Index zu den Themen dieser «Kataloge» (in der Form eines Sachregisters) wäre nützlich gewesen und hätte die Reichhaltigkeit des Buches unterstrichen.

Die zweite Publikation von Georg Kremnitz erörtert unter dem Titel *Die ethnischen Minderheiten Frankreichs* die Bedeutung der Okzitanistik für den Französischunterricht und damit für die Lehrerausbildung und leistet auch einen Beitrag zur Didaktik. Dieses nützliche Büchlein geht von dem Frankreichbild deutscher Oberstufenlesebücher in bezug auf ethnische Differenzen aus und stellt fest, daß diese kaum Erwähnung finden und statt dessen die französische zentralistische Selbstdarstellung übernommen wird. Kremnitz gibt dann eine geraffte Übersicht über das Französische außerhalb Frankreichs. Es folgt ein historischer Abriß der Entstehung der französischen Einheitsideologie (wobei zu bedauern ist, daß dieses wichtige Problem nicht etwas ausführlicher und gründlicher behandelt ist). Für das Erwachen der Nationalitäten in Frankreich wird das okzitanische Beispiel vorgeführt, dem Bemerkungen über die Bretagne und andere Gebiete angefügt sind. Dann werden die gegenwärtige Lage der ethnischen Minderheiten und schließlich die Anwendungsmöglichkeiten im Unterricht behandelt. Die Bibliographie ist informativ. Ein Anhang gibt Zahlenmaterial zum Wahlverhalten der ethnischen Gruppen. – Diese leicht lesbare Publikation befließt sich angenehmer Kürze, hat auch Mut zu sehr simplen Arbeitshinweisen für den Unterricht und

¹ Kleine Korrekturen zu diesem Buch: Die Seiten 59 und 62; 190 und 191; 468 und 473 sind jeweils vertauscht (in später ausgelieferten Exemplaren ist dies korrigiert). – Die gelegentlichen Tippfehler sind vom Leser leicht richtigzustellen. – Auf der Karte S. 111, die das 13.–17. Jh. betrifft, stellen die heutigen Departementsgrenzen einen Anachronismus dar; sinnvoll wären die historischen Provinzgrenzen gewesen. – Nicht ganz korrekt ist eine Ausdrucksweise wie (p. 204, Punkt 5): «Die lat. Endung -TONE wird mit -ciu wiedergegeben», statt dessen besser: «Die aus lat. -TONE hervorgegangene okz. Endung wird mit ...» (idem p. 207, Punkt 6). – Zu p. 222, Z. 6 v. u. müßte (entsprechend Z. 3 v. u.) hinzugefügt werden: 'aber Kat. /signe/'.

trägt in unpräziser Weise zu einer ideologiekritischen Aufarbeitung des nicht nur im Französischunterricht, sondern auch in der deutschen literaturwissenschaftlichen Romanistik oft blind von Paris übernommenen Frankreichbildes (und einer entsprechenden Literaturgeschichte der «Sieger») bei².

Tilbert Stegmann



CHARLES THÉODORE GOSSEN, *Grammaire de l'ancien picard*, Paris (Klincksieck) 1970, 222 p. (BFR A/19).

Neunzehn Jahre liegen zwischen Gossens seinerzeit vielbeachteter *Petite grammaire de l'ancien picard*¹ und der vorliegenden Neufassung, neunzehn Jahre, in denen die vor allem von Gossen selbst intensiv vorangetriebene Erforschung der mittelalterlichen Skriptae reiche Fortschritte gemacht hat. Davon zeugen in erster Linie seine grundlegenden *Französische Skriptastudien* (Wien 1967)², sodann die Beiträge von Kurt Baldinger, *L'importance de la langue des documents pour l'histoire du vocabulaire galloroman*, *RLiR* 27 (1963), 41–62; Francesco Sabatini, *Dalla «scripta latina rustica» alle «scriptae» romanze*, *Studi Medievali* III 9 (1968), 320–58; Gustav Ineichen, *Autour du graphisme des chansons françaises à tradition provençale*, *TLL* 7/1 (1969), 203–18, sowie die aus Gossens Wiener Schule hervorgegangene Untersuchung von Hans Goebl über *Die normandische Urkundensprache*³.

Die hier gewonnenen Erkenntnisse und Ergebnisse haben, zugleich mit einer erweiterten Materialbasis⁴, ihren Niederschlag in der wesentlich vertieften und differenzierten Charakterisierung des Altpikardischen «ou, mieux, la langue écrite ou scripta franco-picarde du moyen âge» (p. 42) gefunden, die nun im Zusammenhang mit der gegenwärtig lebhaft diskutierten Entstehung der altfranzösischen Schriftsprache(n) zu sehen ist. So mußte die Einleitung über die *scripta picarde* (1970, p. 42–45, gegenüber 1951, p. 31–33) ganz umgeschrieben werden, während der Aufbau der übrigen Kapitel mit der ausführlichen Darstellung von Phonetik (p. 47–119; cf. 1951, p. 35–98) und Morphologie (p. 121–42; cf. 1951, p. 99–119)

² Fast gleichzeitig mit diesem Buch von KREMnitz ist eine sehr interessante Nummer von *Langue française* (25, février 1975) über *L'enseignement des «langues régionales»* erschienen. An der Wirtschafts- und sozialwissenschaftlichen Fakultät der Universität Erlangen-Nürnberg wurde im Sommersemester 1974 eine informative Diplomarbeit angenommen (JACQUES LAURENT, *Das okzitanische Problem und die okzitanischen regionalistischen Bewegungen*). Ferner steht am Institut für Romanistik der Universität Erlangen-Nürnberg eine Habilitationsschrift in den Anfängen, die die Entwicklung der okzitanischen Literatur gegenüber der französischen mit derjenigen der katalanischen Literatur gegenüber der spanischen kontrastieren wird.

¹ Paris 1951.

² Cf. die Besprechung von PETER WUNDERLI, *VRom.* 28 (1969), 167–76. – Erwähnung verdienen ferner GOSSENS in der Bibliographie p. 21 nicht aufgeführte Aufsätze: *Explication de quelques spécimens de scripta lorraine, picarde et normande*, *RLiR* 26 (1962), 300–08; *Graphème et phonème: le problème central de l'étude des langues écrites au moyen âge*, *RLiR* 32 (1968), 1–16; *L'interprétation des graphèmes et la phonétique historique de la langue française*, *TLL* 6/1 (1968), 149–68; *Zur lexikalischen Gliederung des pikardischen Dialektraumes*, *Festschrift Walther von Wartburg zum 80. Geburtstag II*, Tübingen 1968, p. 133–45.

³ Ein Beitrag zur Kenntnis der nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters, Wien-Köln-Graz 1970. – Cf. die Besprechung von H. GENAUST, *VRom.* 32 (1973), 168–75.

⁴ Cf. die Aufstellungen 1951, p. 22–26, und 1970, p. 32–37.

sowie einer Textauswahl (p. 157–208; cf. 1951, p. 131–77) im Prinzip unverändert blieb. Leider hat die Syntax (chap. IV, p. 143–46) gegenüber der Ausgabe 1951 (p. 121–23) keine eingehendere Behandlung erfahren, wobei die Begründung («La syntaxe de l'ancien picard n'offre que peu de particularités qui pourraient la distinguer de celle du francien», p. 143) gleichlautend übernommen wurde. Somit bleibt die Frage unbeantwortet, ob nicht – bei der weitgehenden Übereinstimmung der literarischen Zentren und der bürgerlichen und klerikalen Trägerschicht sowie der gleichen Vorliebe für bestimmte Gattungen (Chronik, didaktische und moralisierende Literatur, Drama, cf. p. 44) – der Keim des Mittelfranzösischen strukturell gerade in der seit dem 13. Jh. aufblühenden pikardischen Literatursprache angelegt ist.

Für eine kritische Würdigung von Gossens *Grammaire* sei auf die Besprechungen von Hans Goebel⁵, der zugleich eine eindrucksvolle Standortbestimmung der Skriptaforchung liefert, und von Louis-Fernand Flutre⁶ verwiesen. Flutre ist es auch, der mit seinem Buch *Le moyen picard, d'après les textes littéraires du temps (1550–1650)*, Amiens 1970, den Anschluß an das 16. und 17. Jahrhundert sichert, so daß nunmehr das Pikardische als der in seiner Vergangenheit wohl am besten dokumentierte und charakterisierte Dialekt der *langue d'oïl* gelten kann.

Helmut Genaust



RALPH DE GOROG, *Lexique français moderne – ancien français*. Athens (The University of Georgia) 1973, IV–481 p.

Im Bestreben, dem am Altfranzösischen Interessierten den Wortschatz des Mittelalters auch von der Seite der Onomasiologie und der Synonymik in seiner Fülle zu erschließen, ist vorliegende Publikation entstanden. Nach den Worten des Verfassers: «Ce lexique ne prétend à rien d'autre qu'à être un index en français moderne de tous les mots qui figurent dans le *Lexique de l'ancien français*, un abrégé du grand dictionnaire de Frédéric Godefroy publié par J. Bonnard et A. Salmon (Paris et Leipzig, 1901). A l'aide d'un ordinateur, nous avons transformé le *Lexique* de Godefroy en un *Lexique français moderne – ancien français*, tout en faisant entrer en ligne de compte certaines corrections de Tobler-Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch* (Berlin, depuis 1925, en cours de publication).» In der weiteren Einleitung zeigt sich der Verfasser der Schwächen seiner Kompilation durchaus bewußt, Schwächen, die auf den «exigences pratiques de la mécanisation» beruhen. Zusammengehörendes wird vielfach getrennt, Verschiedenes vermengt. Gorog erwähnt Fälle wie *tour*, *comparer*, *air* u. a. Doch ist diese «Selbsterkenntnis» kein Trost und für den Benützer keine Hilfe. Und den Anfänger wird das in verschiedenen Rubriken herrschende Durcheinander nur verwirren. Einige Beispiele der oftmals entstandenen onomasiologischen «Kraut-und-Rüben-Situation» mögen diese Schwäche beweisen.

Ich bin kein Computerspezialist und frage mich, ob es wirklich unmöglich ist, eine derartige Maschine so zu programmieren, daß die Grundstrukturen eines onomasio-semantischen Feldes zu Tage treten, so z. B. im Fall von *tirer* (p. 448–449): statt dem alphabetisch bedingten Wirrwarr eine Ordnung im Sinne des betreffenden FEW-Artikels (6/1, 397–418): ziehen –

⁵ ZRPh. 89 (1973), 316–26.

⁶ RLiR 35 (1971), 201–14.

schießen – melken – sich begeben – erdulden – ähnlich sein, gleichen – zeichnen / herausziehen – Schublade – ausreißen, zerren – abzapfen. Ist es ferner tatsächlich unvermeidlich, daß Bezeichnungen, die nur eventuell etwas mit dem Verbum zu tun haben (wie *tiretaine*¹), und solche, die dazu ganz gewiß keine Beziehung haben, wie *tirelire*, die Reihe von *tir* bis *tiroir* unterbrechen? Ähnliches gilt auch für *passer* (p. 329–330), wo in der Reihe von *passade* bis *passoire* Lemmata wie *passereau*, *passible*, *passion* samt ihren Ableitungen die zumindest etymologisch einheitliche Reihe zerstören. – Auch in anderer Beziehung kann der Computer Streiche spielen. So figuriert p. 199 in der Reihe *femme* diese in allen möglichen Spielarten, nur nicht in der Bedeutung, welche dem heutigen und gestrigen Franzosen zweifellos am nächsten liegt, nämlich 'Frau und Gattin'. Letztere Bedeutung findet der Benützer nur unterm Lemma 'femme mariée' = *moillier*, oder aber p. 178 unter 'épouse' = *consorte*, *conthoral*, *moillier*, *oissor*, was erneut die Unzukömmlichkeit der alphabetischen Registrierung erweist. Denn *consorte* ist bei GDF. s.v. nur einmal (1384) in der Bedeutung 'Gattin' belegt, nach *FEW* 2, 1078a, jedoch bis Brantôme; *conthoral* (1406) ist ein Hapax und wohl als Ableitung von afr. *conto(u)r* (cf. *FEW* 2, 940b) zu deuten. *Oisso(u)r* ist sehr dünn und nur in der Bedeutung 'Gattin' bezeugt, *moillier* bezeichnet aber (seit *Roland*) auch die Frau im allgemeinen, allerdings in einem Verhältnis von etwa 1:10 gegenüber 'Gattin'; *femme* endlich ist in der afr. Literatursprache ungefähr gleich oft als 'Frau' und als 'Gattin' zu belegen. Über all diese Dinge erfährt der «naive» Benützer dieses Wörterbuches nichts. Er wird unter Umständen völlig falsche Vorstellungen bekommen, so, wenn er z. B. unterm Stichwort 'croque-mort' die Entsprechung *vespellion* liest, ein Wort, das sicher nie allgemein altfranzösisch war, sondern eine wahrscheinlich nur regional vereinzelt Entlehnung aus lat. *VESPILLO* 'Leichenträger' darstellt. Man wird einwenden, daß man von einer Kompilation dieser Art nicht verlangen kann, was sie nicht zu geben imstande ist. Sicher, aber dann ist der Nutzwert des Werkes doch relativ gering. Selbst wenn man unter den Stichwörtern *navire*, *monnaie*, *mesure* (Maßeinheiten), *impôt*, *droit* u. dgl. auch sämtliche bei Bonnard/Salmon verzeichneten Bezeichnungen findet, so ist dies eine ausschließlich quantitative Information, die über Art und Beschaffenheit der so bezeichneten Dinge keinerlei Aufschluß gibt. So wird das Werk in erster Linie dem Onomasiologen dienen, der beispielsweise eine Untersuchung über die verschiedenen im Mittelalter erhobenen Steuern verfassen will und hier ohne Mühe alle oder fast alle diesbezüglichen Termini beieinander findet. Der sogenannte Normalbenützer wird, sobald es sich um mehr als *einfache* Entsprechungen handelt, sich jedoch jede weitere Auskunft anderswo beschaffen müssen.

C. Th. G.



PETER VON MOOS, *Mittelalterforschung und Ideologiekritik: der Gelehrtenstreit um Heloise*, München (W. Fink) 1974, 138 p.

Numéro 15 de la collection *Kritische Information*, ce livre a un caractère plus polémique que la plupart de ceux qui l'y ont précédé ou suivi. Ce caractère frappe dès la première page, ce dont on peut être reconnaissant à l'auteur: il ne prend pas son lecteur en traître! Une agressivité de ton, inégalement utile à son propos, m'a gêné, ça et là, à la lecture de ces pages

¹ Cf. meinen Erklärungsversuch, in dem ich das Wort zu *tirer* stelle, in *VRom.* 10, 279–289 und *RLiR* 24, 106–111.

rapides et nettes. Je le déclare aussitôt, car sur le fond de la thèse, je ne puis qu'être d'accord. Von Moos prend occasion (mais non prétexte: car le sujet est l'un des plus «critiques» qui soient, dans tous les sens de ce mot) des études sur la «correspondance» d'Abélard et Héloïse, du XVII^e siècle à nos jours (les derniers ouvrages cités sont de 1972), pour poser la question fondamentale, étonnamment éludée depuis plus d'un siècle, du *discours médiévisiste*. L'ouvrage présente ainsi une double intention: il retrace l'histoire d'une recherche; et il s'interroge sur les présupposés successifs de celle-ci. Divisé en 61 paragraphes, incluant un nombre élevé de références bibliographiques, souvent critiques, pourvu d'un index des noms cités, il est à la fois maniable et aisément contrôlable.

Ramenée à des termes simples, la problématique est celle-ci: aucun de ces érudits n'a fait œuvre vaine en cherchant à déterminer la date, le lieu, etc. des documents en question; mais ce dont il importerait le plus d'être conscient, c'est du sort fait à cette connaissance en elle-même. C'est, de ce point de vue, comme débats plus que dans leurs conclusions, que devraient intéresser les débats sur l'authenticité de l'illustre correspondance. En fait, et contrairement à ce qui se passe depuis quelques années chez les historiens de la littérature moderne, combien de médiévistes, au sein de leur spécialisation institutionnalisée, se sont posé la question des présupposés de leur discipline? Trop souvent tributaires encore d'une idéologie formée au XIX^e siècle, ils vivent sur le mythe d'une objectivité qui n'est que dissimulation d'intérêts qui les dépassent individuellement, mais s'identifient avec ceux d'un certain type de société.

La position de von Moos, on le comprend, est de proclamer la permanente nécessité d'une ouverture, d'une rupture d'un cercle herméneutique idéaliste, d'une auto-rénovation de cette science au niveau de ses contenus: par indentation et déconstruction de présuppositions épistémologiques (et, par là, méthodologiques) demeurés jusqu'ici implicites et latentes.

Concernant les lettres d'Abélard et Héloïse, il importe de déceler en vertu de quels besoins les savants qui s'en occupèrent ont tenu à valoriser comme ils l'ont fait un texte conservé presque par hasard, apparemment peu connu de son temps, noté deux siècles après l'événement. En fait, écrit von Moos (p. 26), ces lettres ne sont devenues un «chef-d'œuvre de la littérature universelle» que parce qu'elles furent redécouvertes à l'époque du pré-romantisme. A partir de là, la recherche procède par une série de tautologies: le texte ne peut être qu'authentique parce qu'il est beau; sans lui le XII^e siècle ne serait pas ce qu'il est, et la suite. Beau égale vrai, égale grandeur spirituelle: voyez encore Gilson. A l'époque de la petite famille intimiste de l'ère industrielle commençante, le savant s'abstrait de la grossièreté du monde ambiant en se renfermant dans de tels mythologèmes: besoin que le flot chaotique de l'histoire s'organise en vastes représentations harmonieuses et bien closes, conçues comme une émanation de leurs chefs-d'œuvre, et le cercle est bouclé ... Simultanément on pose que chacun possède le don naturel de percevoir avec immédiateté le «témoignage humain» apporté par le texte.

Je ne rends pas tout à fait justice à ce livre, en résumant une thèse très nuancée dans son détail. Du moins est-ce là, me semble-t-il, l'idée centrale. Elle crée la perspective dans laquelle est saisie l'histoire de ces recherches: en quatre étapes, «préhistorique» jusqu'aux premières années du XIX^e siècle, où la question de l'authenticité ne se pose pas, mais bien celle d'un jugement moral; pré-moderne, de 1806 (date où pour la première fois fut mise en doute l'authenticité) à 1913, où la polémique prend une tournure philologique; la période des grandes interprétations humanistes, avec Gilson et Schmeidler, Huizinga, jusqu'à la thèse de Charrier, de 1914 à 1952; la phase contemporaine enfin, où les thèses récentes de Benton, remettant fondamentalement les choses en question, ont peut-être fourni à von Moos l'idée initiale de son livre.

Une conclusion à la fois synthétique et «éclatée» en cinq possibilités hypothétiques, achève la partie proprement critique. Quant au problème épistémologique soulevé, il n'est que partiellement résolu, par une reconnaissance, d'une part, des apports de l'historicisme positif; par une dénonciation, d'autre part, de sa finalité (la preuve d'authenticité n'a toujours pas été apportée). Ce qu'entrevoit et appelle von Moos, ce serait une recherche qui, par-delà une radicalisation des spécialités, ne se limiterait ni à invoquer un «esprit de l'époque» dépourvu de toute signification, ni à appliquer au texte étudié des répertoires descriptifs externes, de type topique ou rhétorique; mais que sous-tendrait un effort incessant pour localiser, dans le temps et l'espace, des lieux d'échanges intersubjectifs où se rencontreraient les schèmes socio-économiques et la pratique créatrice, la reproduction du réel et sa formalisation: instances de normalisation permettant de saisir, au niveau général d'une société et au niveau spécifique des idéologies de groupes, un mode de réception et de consommation du texte, en dehors de toute reconstitution douteuse d'une intention d'auteur.

On ne peut que recommander la lecture de ce petit livre: l'irritation qu'il suscitera chez certains lecteurs peut difficilement, me semble-t-il, n'être pas profitable elle-même au nécessaire renouveau total de nos études.

Paul Zumthor



KERSTIN SCHLYTER, *Les énumérations des personnages dans la Chanson de Roland: étude comparative*. Lund (CWK Gleerup) 1974, 195 p. (*Etudes romanes de Lund* 22).

Ouvrage descriptif, aux relevés exhaustifs dont l'auteur ne tire pas de conclusion généralisable: certainement utile à qui, ne redoutant pas d'affronter d'innombrables devanciers, songerait encore à quelque livre fondamental sur le *Roland* ... J'avoue avoir été assez gêné à la lecture par l'absence de toute orientation théorique, même discrète. Tout au plus résulte-t-il, du matériel ici rassemblé, un aspect de la technique narrative de l'auteur du *Roland*, auquel on n'avait pas prêté jusqu'ici une attention particulière. Mais il me semble qu'un résultat de ce genre, pour prendre son relief, exigerait d'être situé par rapport à tout ce qui a été écrit (parfois contradictoirement) de ce poème, depuis une vingtaine d'années que les médiévistes se préoccupent de narrativité comme telle.

Une introduction assez banale revient sur ce qui fut dit, jusque vers 1960, des «origines» du poème; puis fait une revue des manuscrits, fournissant pour chacun d'eux des renseignements que l'on trouve partout. Quant au corps de l'ouvrage, il envisage dans le *Roland* toutes les énumérations de noms de personnes, dans un sens large, puisque l'auteur considère comme énumération «deux ou plus de deux» noms cités dans le même contexte proche. Il distingue les énumérations «horizontales» (à l'intérieur d'une laisse) et «verticales» (étendues sur une série de laisses répétitives ou parallèles). Pour chacune de ces catégories, sont relevées les concentrations, les variantes, la stabilité ou l'instabilité des éléments et leur distribution locale. L'ensemble du poème est divisé, pour cette opération, en quarante unités, regroupées en cinq parties, couvrant le texte des mss O, V 4, C, V 7, K et *n* (dans cet ordre).

Les résultats obtenus sont interprétés relativement à la composition du poème, mais surtout ils induisent à diverses remarques sur la parenté des manuscrits et (c'est, à mon avis, le point le plus intéressant) sur l'impact de la transmission orale.

Paul Zumthor



HELEN C. R. LAURIE, *Two Studies in Chrétien de Troyes*, Genève (Droz) 1972, 225 p. (*Histoire des idées et critique littéraire* 119).

L'ouvrage comprend deux études – centrées sur trois romans de Chrétien de Troyes: *Erec et Enide*, *Cligès*, *Yvain (Le Chevalier au Lion)* – intitulées «From Erec to Cligès» (p. 11–138) et «Yvain and the Romantic Tradition» (p. 139–217).

La lecture du livre de Helen C. R. Laurie aurait été grandement facilitée si l'auteur avait subdivisé ses études en chapitres; le lecteur risque de se perdre dans l'abondance des citations et il est défavorablement prévenu par les trop nombreuses coquilles et négligences qui émaillent le texte. Ces défauts mis à part, l'ouvrage présente d'indéniables qualités.

Dans une brève introduction (p. 9–10), l'auteur remarque que l'on reconnaît généralement à Chrétien de Troyes une formation de lettré, dont l'étendue cependant n'a jamais été prouvée. Mesure-t-on, se demande H. Laurie, combien la culture de Chrétien et sa connaissance des auteurs latins ont modelé son esprit et enrichi son génie? La présente étude est d'une part une réponse à cette question. D'autre part, H. Laurie, par sa recherche des sources, veut prouver que l'univers du romancier champenois était pénétré de sentiments religieux et que ses romans deviennent «the instrument for the transmission of Christian ideas and values» (p. 10).

Partant de l'étude du *Roman d'Enéas*, Helen Laurie s'attache – dans le premier chapitre – à découvrir l'impact qu'exerce ce dernier sur Chrétien de Troyes et l'éveil de l'intérêt de l'auteur champenois pour le remanieur anonyme de l'*Enéide*, ainsi que l'emprise de l'*Enéas* sur le développement personnel de Chrétien, romancier. L'auteur trace l'évolution de Chrétien depuis la rédaction d'*Erec et Enide*, où Laurie distingue l'ascendance dominante de Virgile, Stace et Ovide, jusqu'à *Cligès*, où elle discerne une influence croissante des sources latines, s'ouvrant à l'analyse psychologique calquée sur Ovide et Properce, et surtout elle identifie un approfondissement tangible des sentiments religieux et chrétiens.

Dans le second chapitre, Helen Laurie met en relief la nature prophétique de la conception romantique du mariage chez Chrétien de Troyes; elle décrit l'effort du romancier champenois pour créer, dans *Yvain, Le Chevalier au Lion*, de nouveaux types romantiques, enrichis d'éléments tirés des sources latines (Virgile, Ovide, Cicéron, Properce, Lucain, etc.) et modifiés de façon à former une synthèse harmonieuse et profondément chrétienne.

Certes, Helen Laurie n'est pas le premier auteur qui se penche sur les sources des romans de Chrétien de Troyes. D'éminents spécialistes ont étudié les sources celtiques. (Entre autres F. Lot, A. C. L. Brown, J. Marx, R. S. Loomis, J. Frappier, etc.). Helen Laurie a choisi, quant à elle, d'explorer le domaine des sources classiques et chrétiennes; il est étonnant qu'elle passe absolument sous silence l'ouvrage de Werner Ziltener, *Chrétien und die Aeneis. Eine Untersuchung des Einflusses von Vergil auf Chrétien de Troyes*, Graz-Köln 1957 (qui a, il est vrai, le défaut d'attribuer à Virgile une influence unique et disproportionnée sur les œuvres de Chrétien de Troyes), alors que notre auteur accorde, nous semble-t-il, trop de crédit aux thèses souvent invraisemblables du critique anglo-saxon E. Foster Guyer.

L'étude des allusions littéraires, des emprunts, des sources et influences est souvent problématique et ingrate; il est particulièrement malaisé d'apporter des preuves, cet ouvrage le confirme en partie. Trop fréquemment, on reste dans le domaine des hypothèses – certaines sont purement gratuites – et de celui des analogies vagues ou lointaines sur des thèmes très généraux, qui ne peuvent rallier l'adhésion inconditionnelle du lecteur. Il faut mettre à l'actif de notre auteur une documentation abondante et précise et une connaissance remarquable de la tradition classique et des sources chrétiennes (*Bible*, saint Augustin).

Marie-Claire Gérard-Zai

HANS HELMUT CHRISTMANN, *Zwei altfranzösische Fabeln (Auberee, Du Vilain mire)*. 2. ergänzte Auflage, Tübingen (Niemeyer) 1974, 74 p. (*Sammlung romanischer Übungstexte* 47).

Commode, particulièrement recommandable aux étudiants, comme la plupart des ouvrages de cette collection, l'édition Christmann de ces deux petits récits repose sur les éditions critiques anciennes d'Ebeling (pour *Auberee*), 1895, et de Zipperling (pour le *Vilain Mire*), 1912, révisées d'après les ms. A selon un procédé assez confusément exposé p. 19: Christmann semble avoir lu A en suivant le texte critique (composite), et corrigé celui-ci dans le sens de celui-là «wo immer es möglich schien» ...

Brève mais substantielle introduction concernant la traduction manuscrite, la langue, le lieu d'origine, la date probable. Une quarantaine de pages de texte, variantes en bas de pages. Glossaire final, donnant (comme il est normal dans une publication de ce genre – mais néanmoins regrettable) les seules formes jugées difficiles, ou incompréhensibles à partir du français moderne.

Paul Zumthor



PIERRE RUELLE, *Le Besant de Dieu de Guillaume le Clerc de Normandie*, Bruxelles (Editions de l'Université) 1973, 289 p.

Les médiévistes sont déjà redevables à Pierre Ruelle de plusieurs éditions de textes qui ont assuré d'ores et déjà à ce savant une autorité dans ce domaine. Le texte, 3756 octosyllabes, n'est connu que par un seul manuscrit, et ne fut jusqu'ici publié qu'une fois, par Ernst Martin, en 1869. C'est dire l'intérêt de cette édition, modèle de précision et de sérieux philologique, et dont l'usage est agrémenté par l'excellence de la typographie.

Le Besant de Dieu et, au-delà de lui, son auteur, bénéficient de quelque regain d'intérêt depuis que, dans les dernières années, les recherches de H. R. Jauss et les travaux de M. R. Jung ont remis sur le tapis les problèmes relatifs à l'allégorie et à l'allégorèse. Il ne semble guère douteux que Guillaume le Clerc appartint à une génération pour laquelle cette dernière fit figure de technique d'expression et de discours capable de renouveler les traditions narratives et didactiques élaborées au XII^e s. Ruelle passe rapidement sur l'auteur et son *Bestiaire divin*, ainsi que sur les quelques autres textes qui lui sont attribués: il lui suffit de fixer les références générales; de même, il ne fait que rappeler les opinions (assez superficielles et décevantes, ajoutons-le) des rares savants qui écrivirent sur le *Besant*. Soixante pages reprennent les éléments du dossier: langue, versification, allusions historiques (relatives au règne de Louis VIII), relations avec le *Bestiaire*; thèmes, influence ... Une analyse du texte permet de déchiffrer de manière synoptique les oppositions de récit et de glose, et facilite grandement la lecture. L'étude des sources présente ici un intérêt particulier: s'agissant de glose allégorique, elles constituent comme un système de renvois, du texte de Guillaume, à un ensemble d'enseignements moraux maintenus dans la tradition scolaire de son temps.

Le texte occupe près de cent pages. Cinquante pages de notes le suivent, vers à vers, élucident certaines difficultés provenant de la leçon du manuscrit, fournissent une explication historique ou allégorique, signalent une source particulière. Une table regroupe les noms propres, y compris les figures personnifiées. Un important glossaire termine l'ouvrage, limité en principe aux seuls éléments faisant difficulté, pratiquement presque exhaustif.

Paul Zumthor

GIRARD D'AMIENS, *Le roman du cheval de fust ou de Meliacin*, extraits publiés ... par P. AEBISCHER, Genève (Droz) 1974, 173 p. (*Textes littéraires français* 212).

On peut admirer l'infatigable activité d'Aebischer qui, après tant de travaux divers et des apports toujours si originaux et pertinents à nos études, «sort» encore, cinquante-trois ans après en avoir copié le manuscrit à la Riccardiana de Florence, des morceaux choisis de l'interminable *Méliacin* ... Une mini-introduction fait en quelques mots aimables l'histoire de cette longue attente, et y joint une notice sur les quatre manuscrits subsistants de l'ouvrage. Toutefois, Aebischer ne donne (sans apparat critique) que le texte de B, celui qu'il copia jadis, puis collationna par la suite.

L'original a quelque 19000 vers. Aebischer en publie 5165, en trois épisodes de respectivement, 2182, 1858, et 1115 vers; les parties manquantes sont résumées, mais je regrette que l'éditeur n'indique pas à quel nombre de vers correspond chacune d'entre elles.

«Glossaire réduit» de six pages.

Paul Zumthor



MARKO PAPIĆ, *L'expression et la place du sujet dans les «Essais» de Montaigne*, Paris (Presses universitaires de France) 1970, 264 p.

S'il fallait absolument trouver une excuse à la parution si tardive de ce compte rendu, je dirais que l'ouvrage de M. Papić décourage le lecteur. La difficulté de lecture ne tient ni à une complexité particulière du sujet, ni à un appareil théorique spécialement développé, mais à un grand émiettement de la matière et à la rareté des récapitulations synthétiques. Mais, bien entendu, ce n'est là qu'un aspect formel du livre, qui ne préjuge en rien de son contenu.

M. Papić étudie la place du sujet – nominal et pronominal – dans certains types de propositions: les comparatives – qu'il conçoit de façon très extensive, y assimilant des constructions que les grammairiens ne classent habituellement pas sous ce chapitre; les propositions à régime introducteur – adverbe, complément prépositionnel, objet direct, attribut; les relatives, les interrogatives, les exclamatives; enfin, les propositions coordonnées par *or* et par *et*. Est-ce à dire que les autres types de propositions – les principales sans régime introducteur, les complétives circonstancielles – n'ont pas d'intérêt parce qu'elles présentent toujours l'ordre sujet-verbe? C'est vraisemblable, encore aurait-il fallu le dire.

Quant à l'expression du sujet, l'étude de M. Papić se borne aux propositions coordonnées par *et*. On se pose dès lors le même genre de question: est-ce le seul cas, chez Montaigne, où le sujet puisse être omis? Là encore, l'auteur ne donne pas de réponse explicite.

De toute manière, on peut se demander si un dépouillement exhaustif d'une partie au moins des *Essais* n'aurait pas conduit M. Papić à des conclusions plus intéressantes et plus sûres. Un tel dépouillement aurait permis en tout cas une comparaison plus serrée entre l'usage de Montaigne et celui des écrivains du XIV^e et du XV^e siècle, dont plusieurs ont fait l'objet d'études semblables; il aurait permis surtout de mieux situer Montaigne dans le processus de transformation que subit le système syntaxique en moyen français. Par exemple, les études qu'on vient de mentionner indiquent toutes que le pronom sujet s'est stabilisé devant le verbe – exception faite de quelques cas particuliers – plus tôt que le sujet nominal¹.

¹ Cf. en dernier lieu Z. MARZYS dans *Actele celui de-al XII-lea Congres internațional de lingvistică și filologie romanică*, I, București 1970, p. 607–614, spécialement p. 610.

Or M. Papić arrive à la conclusion inverse: il dit p. 167 que «l'emploi des sujets nominaux fait baisser le niveau général de l'inversion, ce qui se comprend bien, un nom se postposant moins facilement qu'un pronom». Mais cette conclusion concerne-t-elle uniquement les occurrences examinées par l'auteur, ou peut-on l'appliquer à l'ensemble des propositions des *Essais*? Dans ce dernier cas, la langue de Montaigne représenterait un recul dans l'évolution, qu'on croyait linéaire, vers l'ordre classique sujet-verbe; mais les chiffres produits par M. Papić ne permettent pas de l'affirmer, puisqu'ils ne portent, si l'on peut dire, que sur des «morceaux choisis».

Il en est de même en ce qui concerne l'expression du sujet. Des statistiques encore insuffisantes montrent qu'elle recule au XV^e siècle, sans doute en raison même de la fixation du sujet pronominal en tête de proposition, et que ce recul s'accroît encore dans la première moitié du XVI^e, chez un auteur comme Rabelais, peut-être sous l'influence de la syntaxe latine. Qu'en est-il chez Montaigne? Là encore, pour le savoir, il faudrait disposer de chiffres portant sur tous les types de propositions, au moins dans une tranche du texte des *Essais*.

Les regrets qu'on vient d'exprimer portent essentiellement sur la difficulté d'intégrer les données fournies par M. Papić à l'histoire du phénomène qu'il étudie; ils n'empêchent pas de louer la minutie et la précision de l'auteur dans ses analyses de détail, ni l'originalité de certaines de ses conclusions. Ainsi M. Papić reconnaît deux types d'inversion du sujet: une «inversion syntaxique», obligatoire ou presque, provoquée surtout par certains adverbes, tels que *encore*, *si*, *aussi*, *ainsi*; et une «inversion stylistique», rendue possible par la présence de n'importe quel élément en tête de proposition, mais qui est due en fait à d'autres facteurs, notamment à l'arrangement de l'ensemble de la phrase. L'inversion syntaxique atteint le sujet pronominal plus régulièrement que le sujet nominal; en revanche, seul ce dernier se prête à l'inversion stylistique. Resterait à déterminer plus précisément le trait sémantique ou syntaxique commun aux adverbes en question qui contraint à l'inversion du sujet.

L'analyse de la postposition du sujet nominal après la conjonction *et* conduit également M. Papić à une conclusion originale: ce tour, caractéristique du moyen français et en régression chez Montaigne, indiquerait un rapport circonstanciel – comparaison, conséquence ou manière – et compenserait en quelque sorte l'absence d'adverbe marquant ce rapport de façon explicite.

Ainsi, malgré les réserves qu'on peut avoir sur l'économie générale de l'ouvrage, celui-ci avance incontestablement notre connaissance de l'un des phénomènes syntaxiques les plus importants de l'évolution de l'ancien français vers le français moderne; il est à souhaiter que d'autres études parviennent à cerner ce phénomène encore de plus près.

Zygmunt Marzys



MARCEL BOUDREAU, *Rythme et mélodie de la phrase parlée en France et au Québec*, Québec (Les Presses de l'Université Laval) – Paris (Librairie C. Klincksieck) 1968, 273 p., CXVI planches.

Ausgangspunkt der Arbeit ist die Frage, ob es wichtige rhythmische und melodische Unterschiede zwischen zwei diatopischen Varietäten einer Sprache, im vorliegenden Fall zwischen Pariser und kanadischem Französisch gibt (p. 9). Es scheint sich somit um eine sprachinterne

kontrastive Studie aus dem Bereich der Prosodie zu handeln. Eine größere Auseinandersetzung mit der Kontrastiven Linguistik konnte verständlicherweise nicht stattfinden, da sich dieser neue Zweig der Sprachwissenschaft recht eigentlich erst im Erscheinungsjahr des Buches etablierte. Doch lagen 1968 schon verschiedene Ansätze vor, so daß man wenigstens eine Erwähnung der Problematik erwartet hätte. Zudem war 1962 die erste Bibliographie über Kontrastive Linguistik und 1965 deren Fortsetzung erschienen; 1966 und 1967 erschienen die ersten Versuche zur Gewinnung prinzipieller kontrastiver Einsichten.

Nach einer mit größter Akribie durchgeführten und im Buch dargestellten Untersuchung gelangt der Verfasser zum Ergebnis, daß es keine wesentlichen rhythmischen und melodischen Unterschiede zwischen Pariser und kanadischem Französisch gebe; daß gewisse Unterschiede nur auf dem Niveau von «Infrastrukturen» als ungleich markierte Akzente, mehr oder weniger lange Artikulation oder vokalische Desonorisierung vorhanden seien (p. 120); daß es also nur diese kleineren Unterschiede sind, die den «accent canadien» ausmachen (p. 122).

Als Grundlage der Untersuchung dienten 225 Sätze von 2 bis 12 Silben Länge. Die Sätze wurden 7 Kanadiern eines Vorortes von Québec und 7 Parisern (IX^e–XVIII^e) schriftlich vorgelegt und von diesen vor dem Mikrophon gesprochen. 70 Sätze wurden schließlich für die Arbeit ausgewählt. Dieses Verfahren sollte die Vergleichbarkeit des Materials garantieren. Es macht aber doch stutzig, wenn die Pariser Informanten das *a* in den folgenden Sätzen mehrheitlich aussprechen:

Ce chemin est très long.

Je porterai plainte au préfet de police.

On m'a dit que vous avez faim. (p. 58)

Dazu kommt, daß die 100 bzw. 70 Sätze, die die Grundlage einer prosodischen Studie abgeben sollen, ohne Kontext gegeben wurden. Was berechtigt den Verfasser zum Schluß, daß diese Sätze «suffisent à montrer (...) qu'il n'y a pas de différence de nature entre le rythme du langage courant et celui des autres genres d'élocution, que la langue la plus prosaïque contient en germe toute la gamme des schèmes rythmiques» (p. 103)? Wir wissen nicht, mit welchem imaginären Kontext der einzelne Informant die Sätze sprach. Eine weitere Fragwürdigkeit bildet die Ausschaltung aller mit irgendeinem Mangel gesprochenen Sätze, was die Reduktion der 100 auf 70 zur Folge hatte. Schließlich beschränkt sich die Arbeit auf Aussagesätze, zieht aber *Recule! Plus fort!* usw. aufgrund prosodischer Gleichheit mit ein.

Die Elemente der vom Verfasser vorgelegten Prosodie sind (1) Dauer, Frequenz und Amplitude von Vokalen und Konsonanten als Komponenten der Silbe, (2) die Silbe, (3) die rhythmische Gruppe (Sprechtakt), (4) Akzent, (5) Rhythmus und (6) Melodie. In bezug auf die Laute stellt der Verfasser u. a. fest:

- (1.1) kürzere Konsonantendauer im Kanadischen
- (1.2) kürzere Vokaldauer im Französischen von Paris
- (1.3) längere Dauer der Vokale in unbetonter Silbe im Kanadischen, ausgenommen [ə], [ɔ], [u].
- (1.4) Im Kanadischen sind [ɔ] und [a] länger als die Nasalvokale. Boudreault unterscheidet nicht zwischen [ə] und [a], vgl. p. 32, A. 2.
- (1.5) Tendenz zur Desonorisierung von [i], [y] und [u] im Kanadischen.

Im Bereich des Sprechtaktes (3) spielen das «*a* instable» und die Bindung eine besondere Rolle. Das Verstummen des [ə] hat das Verschwinden einer Silbe und die Längung einer anderen zur Folge. Der Verfasser sah sich gezwungen, den nach dem Fall eines [ə] bleibenden

Konsonanten einer der beiden möglichen Silben zuzuteilen. Diese Zuteilung erfolgte «en nous appuyant sur les règles de la position et sur le contrôle auditif» (p. 55):

- (3.1) In Einsilbern und am Wortanfang von Mehrsilbern wird der Konsonant der folgenden Silbe zugeschlagen:

[□ mdi] (sic) je me dis

- (3.2) Im Wortinnern wird der Konsonant einmal der vorangehenden, einmal der folgenden Silbe zugeschlagen:

[sæl mǎ] seulement
[lǎ tmǎ] lentement

Eine genauere Untersuchung dieser Verteilung wäre von besonderem Interesse.

- (3.3) Am Wortende wird der Konsonant der vorangehenden Silbe zugeschlagen. Das Beispiel ist nicht glücklich gewählt:

[□ə kup(ə)] je coupe

In bezug auf die Struktur der Sprechakte einer Äußerung stellt der Verfasser fest:

- (3.4) Die Dauer der Silben eines Sprechaktes tendiert zur Zunahme bis zur betonten Silbe:

[□a	tē	dre	le	sɔ	mɛ
18	21	23	14	18	24
dy	mō	blā]			
13	18	22			

- (3.5) Jeder Sprechakt hat wenigstens einen Frequenzgipfel.

- (3.6) Die letzte, nicht stumme Silbe eines satzinternen Sprechaktes ist gewöhnlich durch Dauer und Frequenz markiert (p. 64).

- (3.7) Der Frequenzgipfel variiert hingegen im satzfinalen Sprechakt und ist oft vom Akzent losgelöst (p. 66). Subjektive Momente dürften eine Rolle spielen. Cf. [dø] in

[el	lav	le	lǎ□
130	160	130	148
də	sɛ	dø	zǎ fǎ]
120	120	140	130 100–92

Zum Akzent:

- (4.1) Die Akzente sind schwächer im Kanadischen.

- (4.2) Im Kanadischen ist die Vortonsilbe öfters länger als die betonte Silbe.

Zu Rhythmus und Melodie:

- (5.1) Der Sinn bringt den Rhythmus hervor.

- (5.2) Sprechakte haben 2, 3 und 4, höchstens 6 Silben.

- (5.3) Der Aussagesatz hat einen ansteigenden und einen fallenden Teil.

- (5.4) In Sätzen aus mehr als zwei Sprechakten verläuft die Frequenzkurve nicht immer kontinuierlich bis zum melodischen Gipfel. Oft fällt sie auch in Sprüngen.

- (5.5) Gegenüber dem Rhythmus stellt die Melodie eine Superstruktur dar.

- (5.6) Bei den Kanadiern verläuft der ansteigende Teil der Satzmelodie in bezug auf die Intervalle ziemlich homogen von Sprecher zu Sprecher; bei den Franzosen variiert er (p. 109). Der französische Satz klingt variiert und heiterer als der kanadische (p. 111). Hingegen variiert der einzelne Kanadier mehr als der französische Sprecher (p. 116).

Falls die prosodischen Unterschiede zwischen Mutterland und Kanada wirklich so gering sind, wie der Verfasser meint, dann bestärkt dieses Resultat den Eindruck, den die Lektüre der Arbeit vermittelt: Es handelt sich um eine wertvolle Arbeit zur französischen Prosodie im allgemeinen; der kontrastive Rahmen ist von sekundärer Bedeutung.

Theodor Ebnetter



BRIAN DUTTON, *La «Vida de San Millán de la Cogolla» de Gonzalo de Berceo* (Estudio y edición crítica), London (Tamesis Books Limited), 1967, VIII + 256 p.

GONZALO DE BERCEO, *Obras completas II, Los Milagros de Nuestra Señora*. Estudio y edición crítica por BRIAN DUTTON, London (Tamesis Books Limited) 1971, VIII + 266 p.

Gonzalo de Berceo, poeta del «mester de clerecía» castellano, ha tenido mala suerte con la transmisión de su obra. Los mejores manuscritos desaparecieron durante los excesos de principios del siglo XIX.

Brian Dutton se ha propuesto editar críticamente todos los poemas del autor doscentista. La *Vida de san Millán de la Cogolla* (libro aquí publicado, sin indicación de ser el primero de las Obras Completas) es probablemente la más antigua de sus composiciones. El volumen dedicado a los *Milagros* ya sale como tomo II.

Todos recordamos la imagen del Berceo sencillo e ingenuo que nos ha legado la tradición literaria. A. G. Solalinde, en la introducción a su edición de dichos *Milagros* para los *Clásicos Castellanos* (núm. 44, p. XV–XVIII) recogió composiciones de los Machado, Pérez de Ayala, Enrique de Mesa y Rubén Darío, en las que se evoca al humilde cantor de la Gloriosa, juglar de la Iglesia, etc. Asimismo Azorín nos diseñó un perfil encantador. Pero, en estos tiempos de «desmitologización», también le ha correspondido a Gonzalo cambiar de aspecto. Brian Dutton ha demostrado que la composición de la *Vida de San Millán* no puede tenerse por desinteresada: viene a ser un eficaz apoyo, poético y en romance, a diversas falsificaciones llevadas a cabo en el homónimo monasterio de la Rioja por el monje Fernando, en especial la del *Privilegio de los Votos*. La situación económica de la comunidad desde el siglo XII, cuando las donaciones tradicionales disminuyen, debido a la competencia de otros santuarios, vecinos, instó a los monjes a forjar piadosamente varios documentos sobre tributos debidos y traslaciones de las reliquias de San Millán. Berceo, cuyas actividades jurídicas al servicio del cenobio había dado a conocer Dutton en 1960 y 1964, se propuso difundir en román paladino los prodigios obrados por el santo, a fin que los pueblos de Castilla y Navarra recordaran la obligación de abonar las parias. En este sentido, los argumentos del editor, basados en fuentes documentales de primer orden, son esclarecedores. Toda la actividad de Berceo, a partir de la «prosa» dedicada a San Millán, se halla puesta al servicio de los santos y devociones relacionados con el cenobio riojano; no sólo las vidas de santos, sino también los milagros marianos y los tratados «doctrinales», como el martirio de San Lorenzo, están vistos desde este ángulo, y con razón. Por ejemplo, las obras

marianas las relaciona el editor con un culto especial del nuevo monasterio de San Millán de Yuso «y no son puramente ‘universales’» (II, p. 12). El candor y el perfume de «primitivismo» del vate quedan harto esfumados. Dutton enfoca con gran novedad el asunto de las relaciones entre el autor y el público, entre el oficio de clerecía y el de juglaría. Su labor va más allá de lo que suele realizar un simple editor y merece nuestros plácemes: si ya no podemos obsequiarle con un vaso de «bon vino», en cambio no nos pesará darle las tres famosas meajas.

Sentado ya lo precario de la tradición manuscrita bercea, la furia emendatoria de Dutton no exige los mismos elogios. En modo alguno considero aceptable su punto de vista: «no me parece temerario enmendar en lo más posible, los versos que cojean, basándome en el sentido, el metro y la analogía con otros versos suyos» (*S. M.*, p. 84). Como las correcciones se dan en todas las obras, las conjeturas son excesivas. Si, para justificar el verso de San Millán (estr. 3a):

Cerca es de Cogol[la] de la parte de ôrient,

con sinalefa por un lado (*de o*) y diéresis (*orient*, trisilabo), se manda al lector a la estrofa 90, éste se encontrará allí con otras enmiendas¹.

A partir del texto I (= Ibarreta, copia de h. 1774 de un perdido ms. del siglo XIII, con contaminaciones) y basándose también en *F* (siglo XIV) y en otros fragmentos dieciochescos, el autor reconstruye una «edición crítica» que no deja de desazonarnos. Ello desde la primera estrofa de la *Vida de San Millán* hasta la última de los *Milagros*. Desde luego, en nota y mediante diversos procedimientos, se señalan las enmiendas y las principales lecciones de los códices, y eso es fundamental; pero el texto editado satisface poco. El conocimiento filológico del siglo XIII no es lo bastante completo como para lanzarse a tantas hipótesis. Un procedimiento así, sometiendo a discusión las propuestas, se justificaría en una revista erudita; no, en una publicación de obras completas destinada a la lectura general del «público docto».

Las erratas en el texto crítico abundan ya desde el principio (*S. M.*, estr. 6c, *labo* por *lobo*; 10a, *fincado* por *fincando*; etc.) y también en la exposición del editor, la cual, además, hubiera ganado si un nativo hubiese revisado el estilo. La explicación filológica del texto es escasa y el *index verborum* más que reducido. El glosario de los *Milagros* (II, p. 249–57), más extenso, lleva sin referencia muchos vocablos, y no vemos el porqué. En el tomo II (p. VIII) se promete para el último volumen de las *Obras Completas* un glosario con notas explicativas

¹ La referencia (p. 85 N) a la opinión de Menéndez Pidal no zanja el problema de la rima *e : ie*; en vez de citar holgadamente la edición del *Mío Cid*, III, p. 1191–96, debería remitirse sólo a la p. 1191 N 1. Cuando el texto de la estrofa 3a vuelve a mencionarse (p. 165), la puntuación está algo cambiada.

La corrección *color* en vez de *olor*, en la introducción de los *Milagros* (estr. 5a; II, p. 29), basada en el género de *olor* supuestamente masculino, es inadmisibile. A ese respecto, me permito enviar a la estrofa 1464 (número combinado de Willis) del *Libro de Alexandre*, donde nos encontramos con un caso semejante; los manuscritos adoptan un género u otro según el cómputo de sílabas:

«De ssi mismo los aruoles // dan tan buena olor
que non aurie ant ellos // forçia nulla dolor
ende son los ombres // de muy buena color
bien a una iornada // sienten el buen odor»

(ed. Willis, ms. O).

«De sy mismos los arboles tanto han buen olor
non avrie ante ellos fuerça ningund dolor
por eso son los onbres sanos e de buena color
bien a vna jornada sienten la buena olor»

(ed. Willis, ms. P).

y paralelos textuales: lo esperamos con interés y no sin inquietud, a la vista de tantas enmiendas. Como de próxima aparición se anuncian los *Loores* y los *Signos*. La labor de Dutton merece, pese a lo dicho, nuestro agradecimiento, y hemos de convenir en que la investigación bercea ha dado, hablando sin demasías, un giro completo.

Germán Colón



Festschrift für Robert Wildhaber zum 70. Geburtstag am 3. August 1972, hg. von WALTER ESCHER, THEO GANTNER und HANS TRÜMPY, Basel (Verlag G. Krebs AG) 1973, 820 p., davon 70 p. Abb. auf Kunstdrucktafeln (Zugleich: *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* 68/69 [1972/73], Heft 1–6).

Es ist hier nicht der Ort, die 75 Beiträge dieses «Spektrums heutiger (volkskundlicher) Forschung», wie es im Klappentext heißt, auch nur anzuzeigen. Wir beschränken uns auf die Beiträge aus der Romania. Tancred Bănăţeanu (Bukarest) macht einige Bemerkungen *A propos de la céramique noire-émaillée* vor allem aus Rumänien. Alberto-M. Cirese (Cagliari-Roma) plädiert *Per un soggettario demologico da costruire con impiego del computer*, d. h. eine Art Schlagwortregister aus allen einschlägigen Publikationen Italiens. Paul Hugger (Allschwil) berichtet von *Einem eigenartigen Trauerbrauch aus dem Freiburgischen aus dem 18. Jahrhundert*, ein Musterbeispiel behutsamer Suche nach Wahrscheinlichkeitsgründen bei einem nur einmal und völlig isoliert überlieferten Brauch. Charles Joisten (Grenoble) bringt *Le légende de la châteleine ogresse en Bas-Dauphiné* in mehreren Versionen und einem kurzen Kommentar. Felix Karlinger (Salzburg) liefert einen wertvollen *Beitrag zu einer kartographischen Erfassung sardischer Volkserzählungen*. Robert Lecotté (Paris) stellt *Saint-Hormisdas, patron des étalonniers, son culte corporatif à Morvillers (Somme)*, vor. Ottavio Lurati (Lugano/Basel) steuert aus beiläufig gesammelten Hinweisen (systematisches Abfragen hätte bei diesem Thema nur Widerstand provoziert) Interessantes zu *Superstizione e mito attorno alla figura del prete* vor, wie immer unter genauer Berücksichtigung der dialektalen Ausdrücke. Arnold Niederer (Zürich) beschreibt aus Literatur und eigener Anschauung Madonna di Roccamelone (3538 m): *Der höchstgelegene Wallfahrtsort der Alpen*. Mihai Pop (Bukarest) untersucht im Rahmen einer strukturalistischen Abgrenzung der verschiedenen Erzählkategorien eine bestimmte Art von Zauberspruch: *L'incantation – narration, mythe, conte*. Rudolf Schenda (Tübingen) bringt «Materialien zu einer Geschichte des Bilderhandels am Oberrhein» unter dem Titel *Saintes en buste, têtes de fantaisie*; es geht um die in Ostfrankreich produzierte «Imagerie populaire»; zum Schluß formuliert er «Zehn Wunschesen zur Erforschung des Bilderhandels». Jacques Tagini (Genf) berichtet über die in Zeitungen angekündigten Jahresgedächtnisse der Toten: *En mémoire des trépassés*, die in den ersten Jahren nach dem Hinschied recht häufig sind; aber in einem Fall wurde sogar ein 50. Todestag angekündigt. Höchst wertvoll sind die Angaben von Hans Trümpy über *Die Volkskunde in Schweizerischen Bibliographien*; die Volkskunde ist häufig unter anderen Disziplinen zu suchen. Constant Wieser (Chur) schreibt *Über Doppelhäuser mit gemeinsamem Sulèr* in Zuo (mit 5 Abb.). – Die Beiträge sind methodisch sehr verschiedenartig: z. B. deskriptiv-taxinomisch (Tagini), strukturanalytisch (Pop), hermeneutisch (Hugger), sie gehen von kurzen Notizen bis zu sorgfältigen Abhandlungen.

Iso Baumer



Beiträge zur schweizerischen Volkskunde im 19. Jahrhundert. Festgabe der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde zu ihrem 75jährigen Bestehen, Basel (Verlag G. Krebs AG) 1971, 384 p. mit 6 Tafeln (Zugleich: *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* 67 [1971], Heft 1–3).

Von den 27 Beiträgen bzw. Text-Ausschnitten erwähnen wir kurz jene, die mit der romanischen Schweiz zu tun haben. François-Xavier Brodard notiert aus der Erinnerung seiner Eltern und seiner eigenen Kindheit *Chansonnettes, rondes et comptines fribourgeoises de la fin du XIX siècle*, die meisten in Französisch und nur wenige in Patois. W. Egloff beschreibt in Wort und Bild *Alte Konstruktionen im Walliser Holzhandwerk*. Henri Gremaud weist auf den durchaus lebendigen Brauch hin, den Alpaufzug malerisch festzuhalten: «*Poyas*». *Les peintures de montée à l'alpage, en Gruyère*. Alain Jeanneret geht in seinem Artikel *Le vignoble de Cortaillod à la fin du XIX siècle* auf wirtschaftliche und soziale Probleme sowie auf Entwicklung und Änderungen ein. Ottavio Lurati beschreibt aufgrund schriftlicher Zeugnisse *Abitudini alimentari della popolazione ticinese fino alla metà dell'Ottocento*; Wandel und Bestand werden eindrücklich dargestellt, sachlich und dialektologisch gleich aufschlußreich. Iso Müller kennzeichnet *Die bündnerische Wallfahrt zwischen Aufklärung und Romantik*. Arnold Niederer stellt einen Vorläufer moderner volkskundlich-sozialwissenschaftlicher Forschung vor: *Bemerkungen zu Louis Courthions «Peuple du Valais»*. Das Buch war 1903 erschienen und stand wissenschaftsgeschichtlich in der Linie von Frédéric Le Play (1806–1882) und Henri de Tourville (1842–1903), die heute vom Dominikaner Louis-Joseph Lebreton seit 1940 weitergeführt wird. Jacques Tagini untersucht *Les mascarades de l'Escalade au 19^e siècle*. In einer Reihe von «Texten zur schweizerischen Volkskunde des 19. Jahrhunderts von zeitgenössischen Autoren», gesammelt, ausgewählt und vorgestellt von Mitgliedern des Basler volkskundlichen Seminars, werden Ausschnitte aus Manuskripten oder Druckwerken von Philippe-Sirice Bridel, Auguste Quiquerez und Stefano Franscini gebracht, sowie Antworten auf die Fragebogen von W. Mannhardt betreffend Erntebrauchtum von Adolphe Pictet und Frédéric L. Troyon. – Der ganze Band gibt natürlich keinen systematischen Überblick, kann aber anregend für weitere Studien wirken.

Iso Baumer



BIRGIT HAHN-WOERNLE, *Christophorus in der Schweiz*. Seine Verehrung in bildlichen und kultischen Zeugnissen. Basel (Verlag G. Krebs AG) 1972, X + 204 p., 4 Tabellen, 5 geogr. Abb., 16 fotogr. Abb., 2 Karten als Beilage (*Schriften der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde* 53).

Der Band bringt auf den Seiten 1–62 eine knappe Darstellung der Christophorus-Verehrung im allgemeinen und in der Schweiz im besonderen, und auf p. 89–204 einen Katalog der Christophorus-Zeugnisse in der Schweiz und im angrenzenden Ausland. Die kartographischen Darstellungen hätten wohl besser die Sprach- und Diözesan-Grenzen statt der Kantons-Grenzen zur Grundlage genommen. Jedenfalls ist für Patrozinien, Reliquien, Wandmalereien usw. die Brünig-Napf-Reuß-Grenze deutlich: westlich davon bedeutend weniger Zeugnisse; aus der romanischen Schweiz sind vor allem Tessin und Graubünden gut vertreten. Die Verfasserin stellt drei Kultwanderungszonen bzw. -wege fest: vom Westen über das Elsaß und das Gebiet von Rhone und Saône, von Norden über Fulda und Reichenau,

von Süden über Mailand (aber hier wäre doch wieder genauer nach Bistum Como und Bistum Mailand, mit römischem bzw. ambrosianischem Ritus, zu scheiden). Daß «jede (sic!) Volksfrömmigkeit» eine «Mischung von christlichem Gedankengut und altüberliefertem Brauchtum» sei (p. 62), ist natürlich überinterpretiert, wie überhaupt die scharfe Trennung von «katholischer Kirche» und «Vorstellungen im Volk» fragwürdig ist. Eine nützliche, verdienstvolle Sammlung und Darstellung des Materials.

Iso Baumer



PAUL HUGGER, *Hirtenleben und Hirtenkultur im Waadtländer Jura*. Basel (Verlag G. Krebs AG) 1972, 274 p., 169 Abb., davon 130 auf Kunstdrucktafeln (*Schriften der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde* 54).

Es handelt sich um eine methodisch einwandfreie, inhaltlich dichte, darstellerisch glänzend gemeisterte Beschreibung des Hirtendaseins im Waadtländer Jura, auf der Grundlage umfassender Literaturstudien und intensivster Feldforschung (es wurden 291 Alphütten aufgesucht, photographiert, in den baulichen Elementen aufgenommen und im Grundriß skizziert, und 377 Gewährsleute befragt). Der hervorragende Photograph Erling Mandelmann, Pully, und der Autor steuerten 130 Photographien bei, wozu weitere 29 Skizzen und Karten kommen. Die Photographien sind sehr dynamisch: sie zeigen Arbeitsvorgänge, Arbeits- und Freizeitverhalten in den verschiedensten Phasen, dazu Bauten, Geräte, Menschentypen. Sehr viele authentische Zeugnisse sind ab Tonband in der Originalsprache transkribiert, die reichlich eingestreuten regionalen und dialektalen Ausdrücke (annähernd 250 an der Zahl) sind in einem Register zusammengestellt. Doch nicht «Wörter und Sachen» interessieren den Autor zuvörderst, er geht den wirtschaftlichen, sozialen und menschlichen Problemen nach und scheut sich nicht, durchaus «praxis-bezogen» Verbesserungsvorschläge zu unterbreiten. Von der Natur der Sache her drängte sich hingegen eine weitläufige theoretische Einkreisung des Themas nicht auf. Die Arbeit ist nicht linguistisch, sondern volkskundlich konzipiert; so werden nicht etwa Geräte, Arbeitsvorgänge und Wohnformen in alle Einzelheiten und Bestandteile erfragt und dargestellt. Deutlich wird der sozio-kulturelle Wandel im Sektor des Hirtentums und allem, was damit zusammenhängt (Besitzer, Pächter, Tourismus usw.). Der Jetzt-Zustand wird nach Möglichkeit rückwärts verfolgt, aufgrund der Erinnerung der älteren Hirten oder der literarischen Quellen. Das waadtländische Jura-Hirtentum hebt sich stark von dem der Alpen ab: im Selbstverständnis, in der Verteilung von Alltag und Fest, im Verhalten, in den Einstellungen und Meinungen der Betroffenen; konfessionelle, weltanschauliche (aufklärerisch-liberale), wirtschaftlich-soziale Gründe spielen dabei mit. – Eine französische Übersetzung (Editions 24 heures, Lausanne) erlebte innert Jahresfrist drei Auflagen mit 10000 Exemplaren!

Iso Baumer

